

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Le désir de connaître à l'Université. — La caractéristique des divers degrés d'enseignement
 Colonies soviétiques
 En quelques lignes...
 Les idées politiques de Renan
 Les origines du jansénisme hollandais
 En regardant tourner en rond le poisson rouge...
 La Méditerranée, source de civilisation universelle

S. Exc. Mgr LADEUZE
 Maurice PERCHERON

* * *

Robert POULET
 Jean d'ESCALETTE
 Fernand DESONAY
 Philippe de ZARA

Les idées et les faits : Chronique des idées : Deux livres de spiritualité, Mgr J. Schyrgens.

L'Université de Louvain pendant l'exercice 1933-1934

Le désir de connaître à l'Université. La caractéristique des divers degrés d'enseignement.

Saint Jérôme rapporte, dans son Commentaire sur l'épître aux Galates, que saint Jean, devenu fort vieux, devait se faire porter aux réunions des fidèles et qu'il ne trouvait plus que trois mots à y prononcer, toujours les mêmes : *Filioli, diligite invicem*. Fatigués de ce refrain, les disciples lui dirent un jour : « Maître, pourquoi toujours répéter cela ? » Et l'apôtre de répondre (*dignam Joanne sententiam*, note saint Jérôme) : *Quia praeceptum Domini est, et si solum fiat, sufficit*.

A l'ouverture d'une année académique, nous aussi, nous sommes exposés à nous répéter, ayant toujours à vous poser la question de saint Bernard : *Ad quid huc venisti?* Si aujourd'hui encore je viens vous chanter une vieille chanson, ne vous en fatiguez pas. Car c'est la volonté du bon Dieu sur vous que je vous prêche : *praeceptum Domini est*, et si vous vous en pénétrez dès ce premier jour, le succès de toute l'année est assuré.

Bien des fois, à pareille occasion, je vous ai parlé du gaspillage de votre temps, qui est l'opprobre trop fréquent de la vie de l'étudiant à l'Université; je l'ai stigmatisé comme il le mérite; j'en ai recherché les causes, pour en souligner les conséquences, celle-ci en particulier qu'il réduit tout votre travail intellectuel à un travail de mémoire, reporté à la fin de l'année et fourni dans de détestables conditions. L'an dernier, en traitant ce sujet, nous sommes finalement arrivés à cette constatation : si vous perdez votre temps, c'est surtout parce que la vérité scientifique ne vous intéresse pas, parce que vous n'avez pas le désir de savoir. Avant de vous entretenir de notre vie universitaire pendant l'exercice 1933-1934, laissez-moi revenir sur cette constatation capitale! Sans cet intérêt, sans ce désir, vous restez, Messieurs, des primaires à l'Université.

Oh! le mal n'est pas nouveau; il est signalé déjà dans l'Enquête qu'avant la guerre Agathon fit sur l'esprit des jeunes. Mais l'après-guerre l'a aggravé d'inquiétante façon! Au lendemain de la catas-

trophe, on se préoccupa de combler les vides faits dans les classes dirigeantes; les soldats dont la préparation universitaire avait été retardée ou interrompue voulaient regagner le temps perdu; on suspendit les exigences de la loi sur la durée des études, et ce fut la course aux examens. Puis vint la griserie des années de prospérité où tout le monde ne songeait qu'à « faire de l'argent », et la valeur intellectuelle n'était plus nécessaire pour y arriver. Maintenant c'est la crise économique. Elle oblige beaucoup de jeunes gens à trouver au plus tôt un gagne-pain, et leur séjour à l'Université leur apparaît comme une étape vers une situation matérielle. Ainsi, depuis vingt ans, les préoccupations pragmatistes concourent à concentrer les soucis de l'étudiant universitaire sur l'examen comme tel, à lui donner comme objectif la conquête d'un diplôme qui lui permette d'entrer dans la vie pratique. Aujourd'hui, les jeunes gens sont pressés; ils veulent « arriver »; saint Augustin dirait qu'ils font figure de *perventores*. Que leur importe la science? Si l'Université leur fournit l'instruction nécessaire pour se lancer dans la carrière, ou même le parchemin qui, à raison ou à tort, garantit cette instruction, cela leur suffit. Sans s'en rendre compte, ils voudraient réduire nos Facultés à être seulement des écoles professionnelles préparatoires aux fonctions supérieures de l'Etat ou de la société, dussent-elles ainsi rétrograder d'un siècle, pour retrouver l'idéal de Napoléon aux yeux de qui l'enseignement à l'Université n'était qu'un moyen et devait avoir pour limites le point même où les connaissances cessent d'être nécessaires à l'exercice des professions.

* * *

Or, l'Université ne peut pas être principalement un établissement d'instruction; elle doit être une école où l'on se forme à l'art de la pensée scientifique. Chaque degré d'enseignement a

son objectif particulier et ses méthodes propres, et il est capital pour le salut public de ne pas tout confondre en cette matière.

Aux enfants dont les facultés intellectuelles commencent seulement à s'ouvrir, l'enseignement primaire, sans négliger une première direction de ces facultés, doit surtout procurer un ensemble de notions élémentaires dont ils auront besoin pour entrer en relations avec ceux qui les entourent. Ici il s'agit bien d'*instruction*. Aux petits on apprend la langue maternelle; on les exerce à lire, à écrire, à compter. On les éclaire sur ce qu'ils voient autour d'eux. On les prépare à se servir des moyens d'action qui seront à leur portée dans leur milieu. Ces jeunes esprits ne sont capables que de retenir; et encore ne faudrait-il pas les gaver! Plus tard, pour beaucoup, l'enseignement primaire se muera en enseignement professionnel. Ce sera l'apprentissage d'un métier avec les connaissances d'ordre pratique qu'il exige, et cet apprentissage sera de diverses sortes d'après le genre d'opérations dont l'élève devra se rendre capable dans le domaine de la réalisation pratique. Enseignement nécessairement affirmatif et dogmatique, qui n'a aucune raison de descendre aux raisons des choses, puisque ceux à qui il s'adresse n'auront jamais qu'à exécuter. Dans la culture primaire et technique, il s'agit vraiment avant tout d'acquérir des connaissances utiles, pas d'expliquer et de juger. L'enfant, l'élève a à recevoir convenablement et à emmagasiner ce qui lui est servi. On lui donne un bagage pour la vie, bagage à entretenir peut-être, mais qu'on ne lui donne pas le moyen de développer.

C'est l'antipode de l'enseignement supérieur; et en faisant ce rapprochement, je ne considère même pas le rôle le plus noble de l'Université, qui est la recherche scientifique; je songe aux *perventores* dont je viens de parler; je ne prends l'enseignement supérieur que par le côté où il apparaît professionnel.

Car de quelles professions s'agit-il ici? Non plus de celles où l'on n'a qu'à exécuter, à suivre une direction reçue d'un autre, mais de celles où il faut décider soi-même et donner la direction aux autres. Vous voulez vous faire une situation matérielle; mais, à cet effet, vous vous préparez ici à entrer dans l'une ou l'autre de ces classes de la société qu'on appelle précisément les classes *dirigeantes*. C'est l'élite conductrice, cela. On y trouve non pas les contremaîtres, mais les chefs. Chef dans l'action politique ou sociale, chef d'une maison de commerce, chef d'une usine ou d'un de ses départements, vous devrez tout conduire dans votre entreprise; par conséquent connaître à fond toutes les parties de votre domaine, et refléter pour ainsi dire dans votre cerveau les intelligences de tous ceux que vous allez mettre en branle. Docteur en droit, vous aurez la direction de vos concitoyens dans les actes de leur vie civile. Docteur en médecine, quelles décisions redoutables n'aurez-vous pas à prendre en face de problèmes très complexes dont aucune solution ne s'impose avec évidence! Pour prendre ces décisions, pour jouer ce rôle de dirigeant, il faut, avec une personnalité forte et un jugement très exercé, des connaissances amples et sûres; des connaissances qui ne s'énoncent pas seulement dans des formules, mais qu'on sache soi-même manier et retourner en tout sens pour en trouver l'application aux situations concrètes; des connaissances à entretenir, à étendre, à renouveler, par son propre effort, pendant tout le cours d'une vie, pour que les initiatives qu'elles suggèrent et les directions qu'elles inspirent, suivent les progrès de l'esprit humain toujours en marche. Est-ce que le fait d'avoir connu un jour par cœur un certain nombre de cahiers donne une pareille valeur? Pour appartenir aux classes dirigeantes, il n'est pas requis d'être un savant; mais il faut être savant et le rester toujours. Dès lors, même pour remplir leur rôle de préparation professionnelle, les Facultés universitaires doivent être des écoles scientifiques! A l'Université, la science demeure au centre de l'enseignement professionnel. Celui-ci n'est pas une simple distribution de connaissances, mais aussi une initiation à la

méthode du savoir. L'enseignement magistral lui-même n'y revêt pas une forme toute dogmatique et affirmative; il est ordonné de façon à permettre la redécouverte par l'étudiant des vérités proposées. Le texte de ces leçons n'est pas un texte à apprendre par cœur, mais un texte à repenser, un thème à réflexion, un excitant au travail personnel et à la lecture. Pour le futur dirigeant, il s'agit moins à l'Université d'acquérir un gros bagage actuel de connaissances spéciales, que l'aptitude à se maintenir toujours par son propre effort à la hauteur de l'activité intellectuelle de son temps dans le domaine qu'il aura à exploiter. Toute sa vie, il devra s'éclairer au flambeau de la science dans les initiatives et les décisions à prendre, dans les directions à donner par lui. À l'Université, il ne vient pas acquérir rapidement de l'instruction, ni faire un apprentissage spécialisé, mais se donner une formation intellectuelle supérieure, en faisant des études qui doivent bien être orientées vers une carrière. Or, qui dit formation intellectuelle, dit évidemment souci de comprendre, de savoir et d'apprendre à savoir.

A ce travail que vous avez à fournir à l'Université, les humanités ont dû vous préparer, non pas en vous donnant des connaissances à la manière de l'enseignement primaire, mais en vous assurant les qualités de l'esprit que le travail universitaire suppose. La tradition a heureusement établi cette hiérarchie des enseignements: enseignement primaire, enseignement secondaire (celui des humanités), enseignement supérieur; et c'est avec une joie toute spéciale que nous avons salué, dans ces derniers mois, l'apparition ou l'annonce des arrêtés royaux introduisant l'exigence des humanités pour l'admission aux Instituts supérieurs de Commerce et d'Agriculture. Encore faut-il, pour garder leur efficacité aux humanités, ne pas bouleverser leur programme et surtout leur maintenir leur méthode et leur garder leur objectif propre qui est de former l'homme cultivé, de développer harmonieusement toutes ses facultés spécifiquement humaines; c'est seulement en ordre secondaire qu'elles tendent à assurer aussi une somme de connaissances générales que les conditions de la culture actuelle ont rendues indispensables à qui doit jouer un rôle parmi les hommes de son temps. Hélas! certaines tendances contemporaines — elles ne sont pas nées d'hier — compromettent singulièrement la hiérarchie traditionnelle que je viens de souligner, et vous n'ignorez pas les mesures employées dans certains programmes — que plus d'un voudrait faire recevoir dans notre pays — pour aboucher directement l'enseignement primaire avec le supérieur, dans un système d'*instruction* qui embrasse tous les degrés de l'enseignement. L'instruction, l'instruction publique, c'est elle seule qu'on a en vue! Aux adolescents, on veut continuer, dans l'enseignement secondaire, à apprendre un peu de tout, beaucoup de tout, avant d'avoir façonné leur esprit. Dans ces programmes, l'érudition matérielle, la documentation tend à prédominer. Ces connaissances positives ne présentent pas encore d'intérêt pour l'élève. Il les reçoit passivement, sans que sa curiosité soit aiguës, et il les oublie à mesure qu'il les apprend. Ses facultés intellectuelles sont inactives et s'atrophient. Bien plus, elles se faussent. Absorbant le plus de choses possible sans pouvoir en juger, l'élève met sur le même pied toutes ces connaissances qu'il apprend de la même façon, sans établir entre elles un ordre de valeur, sans acquérir le sens du relatif et des degrés de la certitude. « L'enseignement dogmatique des sciences (dans les études secondaires), écrit M. Langevin (1), aboutit à donner cette impression que la science est faite, qu'elle est définitive. » D'où une naïve assurance de primaire! Mais qu'importe aujourd'hui la rectitude du jugement et l'épanouissement de la personnalité humaine? On vise à l'utile. On va au plus pressé, pour aboutir aux résultats tangibles et matériels. L'enseignement secondaire devient

(1) Cité par M. S. Charléty, *Annales de l'Université de Paris*, novembre-décembre 1933, p. 487.

un enseignement primaire développé. L'enseignement supérieur lui-même est menacé; on lui demande de plus en plus, en le spécialisant à outrance, de fournir d'emblée des directions pratiques pour répondre aux exigences de la vie économique actuelle. « Si de telles méprises s'accroissent et vont s'aggravant, écrit M. Maurice Blondel (1), c'est par suite d'une erreur plus foncière sur le rôle social de l'enseignement, sur la conception même de la destinée et des personnes, par conséquent sur le but de l'éducation morale et civique... Oui ou non, s'agit-il d'organiser la société comme un atelier de production où chacun, par la division du travail, n'est dans l'engrenage collectif qu'un fragment d'humanité? Ou bien faut-il, tout en subordonnant l'individu à la vie sociale, subordonner la société elle-même à la personne morale, à la vie spirituelle, aux fins religieuses, afin d'élever autant que possible en chacun la valeur pleine de l'être humain? »

* * *

Grâce à Dieu, Messieurs, nous sommes restés jusqu'ici, en Belgique, fidèles à ce second idéal dans les parties essentielles de notre enseignement secondaire, de celui qui mérite vraiment ce nom. Malgré certaines déviations, c'est encore une formation humanitaire qu'on s'est efforcé à vous donner dans nos collèges. Mais en avez-vous recueilli tous les fruits et surtout prenez-vous la peine de les développer à l'Université? Les résultats de votre formation n'ont-ils pas peut-être été compromis par l'influence du milieu où vous vivez, par l'utilitarisme farouche qui imprègne la société contemporaine? Entretenez-vous ici cette curiosité intellectuelle, cet amour des choses de l'esprit que les humanités ont pour effet propre et qui doit inspirer votre travail universitaire? Ah! je connais les centaines d'étudiants louvanistes qui, dans nos laboratoires, nos séminaires, notre Institut de philosophie, montrent cette curiosité et se livrent de tout leur cœur au labeur scientifique. Mais en ce moment, comme jadis Notre-Seigneur, ce n'est pas la petite troupe des justes, mais la masse des pécheurs que j'appelle. Eh bien, le grand nombre de nos étudiants peut-il me répondre qu'il a cette curiosité intellectuelle? Ne vous froissez pas de ma déclaration: souvent, vous restez des primaires dans la nature de votre travail; vous avez seulement déponillé la naïve assurance du primaire dans son savoir. Vous vous préoccupez d'apprendre, non de comprendre. Vous n'êtes pas des convaincus, et vous ne vous souciez pas de l'être. Le grand point pour vous, c'est de retenir et de répéter des formules. Un de vos maîtres me le faisait remarquer un jour: si l'on vous demande la preuve d'une de ces formules, vous ne vous lancez pas vivement au milieu de cette preuve pour la dérouler; vous répondez: « On prouve cela en disant que... »; vous répétez même la preuve! Combien d'entre vous, je vous le demandais l'an dernier, connaissent le contentement de l'esprit devant une argumentation sans défaillance, devant une expérimentation ingénieuse, devant une solution juste et élégante? Quelqu'un le notait ces jours derniers dans une revue de jeunes (2): « Ce n'est pas au contact journalier d'universitaires, en général, du moins, qu'on nourrit la passion des choses de l'esprit... Les vacances m'ont fourni l'occasion de voir longuement pas mal d'étudiants. Très rares sont ceux auxquels l'idée vint de placer la conversation sur un plan autre que celui des activités « bestiales » de la créature... On eût dit qu'il existait un pacte obligeant la race studieuse à faire fi du travail de l'année. Tels les enfants des écoles primaires... » Les enfants des écoles primaires, vous l'entendez bien? Non, Messieurs, vous n'avez pas l'amour de votre état, cet amour que le chevalier d'Aguesseau déclare le pre-

mier des biens. Assis à la table de la science, vous n'avez pas d'appétit. Vous étudiez à contre-cœur, sans le goût du métier. A l'Université, vous traînez une corvée, au lieu de consentir à prendre un élan. Vous n'avez pas le désir du savoir, le besoin de voir et de voir clair.

De là vient ce que le doyen de la Faculté de Droit de Dijon appelait récemment l'« impulsivité du jugement » dans notre jeunesse. « N'est-il pas évident, écrit-il (1), que les jeunes gens et les jeunes hommes d'aujourd'hui ont sur tout des idées toutes faites, catégoriques; qu'ils affirment plus qu'ils ne raisonnent; qu'ils posent leurs jugements plus qu'ils ne les justifient; que leurs convictions sont plus fortes que raisonnées? » On devrait même dire que souvent ils n'ont pas d'idées, au moins pas d'idées précises, et qu'ils se paient de mots et de phrases creuses. Ils vont tout réformer. Mais savent-ils ce qu'ils veulent? Ont-ils jamais pris la peine de définir leurs propres désirs? Des esprits vraiment cultivés ont en horreur le vague de la pensée, les quiproquos des formules et l'agitation stérile.

Des esprits cultivés! Comment l'étudiant qui n'a pas le désir de savoir, conserverait-il le souci de sa culture générale? Il ne peut que s'abandonner à son pragmatisme ou à ses sentiments. Ne prenant pas goût à la vérité pour elle-même, peu lui chaut de rendre bien nette et bien ferme dans sa tête la part de vérité qu'il y introduit dans des vues toutes pratiques, et de discerner les ramifications qui la rattachent à toutes les parties du domaine de l'esprit. Etudiant en droit, par exemple, il ne voit dans le droit civil, le droit administratif, le droit pénal, la procédure, le droit commercial qu'une série d'enseignements techniques séparés, sans s'élever à la métaphysique en qui toutes les branches du Droit trouvent leur fondement et leur unité, sans songer à suivre leur évolution dans l'histoire des institutions et des coutumes, sans les vivifier en les rattachant à la sociologie. Et comment cet utilitaire penserait-il même à pousser parfois la tête en dehors de sa Faculté ou de son École, à profiter des facilités qu'il trouve à l'Université pour se donner une initiation essentielle à toutes les parties du savoir humain? Non! il se cantonne dans ce qu'il croit pouvoir suffire un jour à la pratique de sa spécialité. Comme l'a dit un jour Léon Bérard, il vit dans le régime cellulaire de l'intelligence.

Et pourtant, cette culture générale que dans les soucis matériels du jour on appelle souvent inutile, a aussi une utilité. Ecoutez ce qu'écrivait il y a quelques années le président de l'Union sociale d'Ingénieurs catholiques de France (2): « Au début de sa carrière, lorsqu'il est placé en sous-ordre, l'ingénieur doit avoir surtout un bagage suffisant de connaissances techniques... Ceux qui l'emploient, tiennent souvent peu compte de sa culture générale... Mais plus il monte en grade, plus la responsabilité de l'ingénieur grandit, plus il doit analyser, juger, décider, démontrer. Il se trouvera placé en face de problèmes qu'il ne résoudra qu'en faisant appel à cet esprit de finesse qui est le propre des gens cultivés. En fait, la plupart des grands chefs d'industrie ont trouvé dans la culture générale un élément important du succès. »

Dites la même chose de la formation scientifique. Si vous n'emportez de l'Université que le paquet de connaissances dont vous avez eu à déballer une partie à l'examen, si vous ne savez pas arriver par vous-même à de nouvelles connaissances, que ferez-vous le jour — et il n'est pas bien éloigné — où la science de 1934 sera dépassée et démodée? Jeunes médecins, vous serez, au bout de dix ans, de vieux médecins, routiniers, incapables de soutenir la concurrence des jeunes. J'ai entendu dans ces derniers temps de ces praticiens, vieux avant l'âge, qui m'ont tenu sur les nouvelles méthodes médicales dont ils auraient voulu faire leur profit, des propos ahurissants.

(1) Dans *La Culture générale en péril*, éditions Spes, 1926, p. 165.

(2) *Jeunes Catholiques. Orientations religieuses et intellectuelles*, 20 sept. 1934, p. 245.

(1) Dans *La Culture générale en péril*, éditions Spes, 1926, p. 145.

(2) Dans *La Culture générale en péril*, éditions Spes, 1926, p. 169.

Vous êtes utilitaristes? Vous ne voyez que la carrière à faire? Soit. Par utilitarisme, prenez le goût du savoir!

Et si vous ne sentez pas encore ce goût, faites comme si vous l'aviez. *Faire comme si*, c'est une règle que les psychologues donnent pour la formation à l'action! Sans attendre, dès demain — car un mauvais départ compromet toute l'œuvre — lancez-vous dans le travail scientifique. L'étude devient bientôt agréable et attachante. Si les premiers efforts coûtent, la peine va en diminuant avec la répétition des actes, de par la loi qui préside au développement de l'habitude. Un jour vient où l'intelligence exerce toute la vigueur dont elle est capable. C'est alors la joie qui accompagne l'activité normale de la plus noble de nos facultés. Joie calme et douce, qui ignore les trépidations de l'oisiveté, la lassitude et l'ennui de la paresse. Joie vraie et pleine pour vous, car elle unit au plaisir de l'action la conscience du devoir accompli. Joie génératrice d'élan et d'entrain! Joie qui dilate, soulève et maintient en disposition laborieuse! La joie de connaître, Pierre Termier, le grand géologue, a voulu un jour la dire aux cinq Académies de l'Institut de France réunies dans leur séance publique annuelle. Je voudrais conseiller à tout universitaire de relire souvent ce chant lyrique. Termier ne fut peut-être jamais aussi éloquent. Rapprochez cette joie de l'étouffement du blocage dont je vous ai parlé l'an dernier. Comparez l'ardeur noble et désintéressée dont elle est le fruit, à la préoccupation vulgaire de se mettre à même de « faire de l'argent ». Nous sommes si petits et si misérables que nous nous rendons méprisables quand nous concentrons sur nous-mêmes toute notre attention. Cette concentration est doublement odieuse quand, chez l'étudiant dont la jeunesse devrait signifier générosité, elle se porte sur des intérêts matériels. Elevons nos cœurs, Messieurs! Nous sommes faits pour le Ciel. Le bonheur éternel qui nous attend, c'est la joie de connaître; il consiste essentiellement dans la vision de Dieu. Peut-il y avoir opposition entre le chemin et son terme? Sur la route qui, à l'Université nous dirige vers le Ciel, ménageons-nous déjà la joie de connaître. Cherchons la vérité pour elle-même et non comme un moyen de vivre. Dans chaque vérité ainsi poursuivie, nous trouverons un vestige ou une image de notre Dieu.

* * *

La joie de connaître, M. le professeur Lemaître doit l'avoir éprouvée intense en concevant ses théories sur l'expansion de l'Univers, et je n'imagine pas que cette joie intime ait été dépassée par celle de recevoir, le 17 mars dernier, le Prix Francqui pour ces mêmes découvertes. Cependant combien flatteurs sont les termes du diplôme qui lui fut alors remis par le Roi! J'en cite les considérants : « Par l'originalité de son esprit créateur, par la valeur propre de ses recherches sur les systèmes des galaxies dans l'Univers et de ses théories cosmogoniques, ainsi que par l'influence profonde que ses découvertes ont exercée sur les recherches d'astrophysique et de physique poursuivies dans divers pays au cours de ces dernières années, M. le professeur G. Lemaître a apporté récemment à la science une contribution importante dont la valeur a augmenté le prestige international de la Belgique. » Je me plais à répéter ici à notre savant collègue, qu'en décembre dernier l'Académie des Sciences de Belgique s'est attachée comme correspondant, les félicitations que notre Université lui exprima dans la séance académique solennelle du 19 avril 1934.

La joie de connaître, notre Secrétaire général, M. le professeur Van der Essen, l'a aussi ressentie au cours d'un quart de siècle de recherches dans une documentation très riche mais dispersée par les dépôts d'archives et les bibliothèques de tous les pays d'Europe, tandis que petit à petit son érudition et sa critique projetaient la lumière sur toute une période de notre histoire nationale, en faisant revivre le personnage d'un grand capitaine et d'un grand

diplomate, resté jusqu'ici dans la pénombre, et en mettant en pleine évidence son œuvre, la réunion en un bloc des Pays-Bas méridionaux, c'est-à-dire de la Belgique catholique. A l'occasion de la publication du tome I^{er} de son magistral ouvrage, dont trois tomes ont paru en quelques mois, sur *Alexandre Farnèse, prince de Parme, gouverneur général des Pays-Bas*, M. Van der Essen a été nommé membre d'honneur de l'Historisch Genootschap d'Utrecht. Le bureau de cette société, la plus ancienne et la plus estimée des sociétés historiques du pays du Taciturne, motive cette nomination en déclarant qu'une part considérable des publications historiques de notre collègue « sont de la plus haute importance aussi dans l'histoire de la Hollande ». — M. Van der Essen est également devenu membre du Conseil de la Bibliothèque royale.

Au cours de l'exercice 1933-1934, d'autres sociétés savantes ont reconnu l'activité scientifique de nos maîtres.

M. le chanoine Grégoire a reçu de l'Université royale de Dublin (Trinity Collège) le titre de docteur en sciences *honoris causa* et est devenu membre d'honneur de l'Académie royale de la même ville (Royal Irish Academy). Si les institutions étrangères attirent à elle notre professeur de botanique, lui, attire de plus en plus à son laboratoire les travailleurs étrangers; il y recevra, pendant l'année qui va s'ouvrir six boursiers : un Américain, un Irlandais, un Hollandais, un Sud-Africain, un Indien et un Chinois.

M. Ch. De Visscher a été nommé membre correspondant de l'Académie royale de Belgique (classe des sciences morales et politiques); M. le vicomte C. Terlinden, président de l'Académie royale d'archéologie de Belgique et membre de la Commission du Ministère des Affaires étrangères pour l'examen d'admission dans la carrière diplomatique et dans la carrière consulaire; M. Maisin, vice-président de la Ligue internationale contre le Cancer, qui a son siège à Paris; M. Bruynoghe, membre de la Société de pathologie exotique de Paris; M. Robyns, membre de la Commission du Parc National Albert. L'Académie royale de médecine de Belgique a accordé à M. Hoet, en partage avec M. Jean Bouckaert, le prix quinquennal de la fondation des Sciences pharmaceutiques et thérapeutiques. M. Van Itterbeek a reçu de l'Académie des sciences de Belgique, en partage avec M. Swings, de l'Université de Liège, le prix Agathon de Potter pour ses travaux sur la physique. Enfin, M. René Doumic, secrétaire perpétuel de l'Académie française, m'a écrit, le 11 mai dernier, que celle-ci s'honorait et se réjouissait de s'associer au jubilé de quarante années de professorat de M. Doutrepoint, qui a été célébré ici le 10 juin, et avait décidé de lui offrir à cette occasion, « en souvenir reconnaissant de ses longues années d'enseignement », une médaille d'or sur le prix de langue française.

Les mérites scientifiques de nos étudiants ont aussi été sanctionnés de multiples façons pendant la dernière année académique.

Au concours de 1933 pour les Bourses de voyage du Gouvernement réservées aux porteurs de diplômes légaux, trente concurrents ont subi les épreuves avec succès. Treize sont de notre Université : en philosophie et lettres, M. Joseph Vergote, classé premier; M. Paul Lebeau, classé troisième; M. l'abbé Jules Aerts, classé huitième; M. l'abbé Gaston Scheurwegs, classé neuvième, et M. Etienne Daxhelet, classé dixième; en droit, M. Achille Pauwels, classé premier; en sciences physiques et mathématiques, le R. P. Frans Goreux, S. J., classé premier; en médecine, M^{lle} Marie-Lucie Demanez, classée sixième; M. Callixte Ronse, classé septième; M. Paul Holemans, classé huitième et M. Edgar Simonart, classé neuvième; en pharmacie, M^{lle} Jeanne Brosteaux, classée première, et M. Arthur Smeets, classé deuxième.

Au concours de 1933 pour les Bourses de voyage du Gouvernement réservées aux porteurs de diplômes scientifiques, six candidats ont été admis. Quatre sont de Louvain : le P. Achille Stubbe, C. SS. R., docteur en sciences historiques, classé premier pour les

Facultés de théologie et de philosophie et lettres; le P. Constant Van Gestel, O. P., M. Emile Van Coppenolle, et M^{lle} Maria de Langhe, tous trois docteurs en sciences politiques et sociales, classés premier, deuxième et troisième pour la Faculté de droit.

Le nombre des Bourses du Gouvernement n'étant pas suffisant pour que chaque lauréat des deux concours dont je viens de parler, puisse en obtenir une, M. Aerts, M^{lle} Demanez, M. Ronsse et M^{lle} de Langhe se sont adressés à la Fondation universitaire, qui leur a accordé une bourse de voyage. D'autre part, M. Daxhelet a obtenu un subside de la Fondation vicomtesse de Spoelberch pour un séjour de trois mois à Rome. La même Fondation a aussi accordé un subside dans le même but à M. l'abbé Aerts.

Au concours universitaire pour la période 1931-1933, onze candidats ont été proclamés premiers. Cinq sont de notre Université: M. Joseph Schockaert, docteur en médecine, premier en sciences thérapeutiques; M. Joseph Vergote, docteur en philologie classique, premier en philologie orientale; M. l'abbé Gaston Scheurwegs, premier *ex aequo* en philologie germanique; M. Bernard de Meester, premier en histoire; M^{lle} Jenny Doutreligne (Sœur Christiane, des Sœurs de Charité de Gand), première en sciences botaniques. M. l'abbé Jules Daem a obtenu une mention honorable en philologie classique, et M. Ernest Merlevede, une mention honorable en sciences anatomo-physiologiques ou biologiques, chacun avec 90 points sur 100.

La C. R. B. Educational Foundation, sur la proposition de la Fondation universitaire, a accordé une bourse de voyage pour les Etats-Unis d'Amérique en 1934-1935, à M. Victor Jonckmans, ingénieur agricole et licencié en sciences commerciales, et une à M. Carlos Van Bellinghen, docteur en droit et licencié en sciences économiques. La même institution a désigné M. le professeur Robert de Strycker comme *Advanced Fellow* et a accordé un *Special Fellowship* au R. P. Van den Eynde, maître en théologie, pour aller faire à la Bibliothèque de Brown University, à Providence, la reconnaissance et le catalogue d'un dépôt d'archives franciscaines.

Le Fonds national de la Recherche scientifique a choisi comme associé, M. Joseph Dopp, docteur en droit et maître agrégé de l'Institut supérieur de philosophie, et comme aspirants, MM. Lucien Caes, docteur en droit, Marius Lecompte, docteur en sciences naturelles et Pierre de Béthune, ingénieur civil des mines. Ce dernier, qui a passé deux années aux Etats-Unis comme boursier de la C. R. B., ayant été nommé assistant à l'Université Columbia à New-York, a dû renoncer au mandat du Fonds national.

Au concours annuel pour le recrutement des archivistes de l'Etat, un seul candidat, sur trois, a été admis, M. Alphonse Bousse, docteur en histoire de notre Université.

Dom Van Cauwelaert, O. S. B., docteur en théologie, est titulaire, pour l'année académique prochaine, de la bourse créée par le Gouvernement tchécoslovaque en faveur de nos nationaux, et M. l'abbé R. Lenaerts, docteur en philologie germanique, qui a obtenu cette année le *Letterkundige prijs der Vlaamsche Provinciën*, a été désigné par la Fondation Princesse Marie-José pour aller étudier en Italie l'influence des musiciens belges au XVI^e siècle.

La classe des sciences de l'Académie royale de Belgique a accordé le Prix Stas à MM. Raymond Merckx et Pierre Ceuterick, docteurs en chimie.

Au récent concours pour le recrutement d'ingénieurs chimistes agricoles pour le service des laboratoires de l'Etat, nos candidats ont emporté trois places sur quatre. Ce sont, pour le régime français, M. Frogner, classé premier, et, pour le régime flamand, M. Stefens, classé premier, et M. De Boeck, classé troisième. — L'Administration de l'Hygiène a classé en ordre utile quatre concurrents aux fonctions d'inspecteur gouvernemental des denrées alimentaires. A côté d'un docteur en sciences et d'un docteur en pharmacie,

il y a, parmi eux, deux ingénieurs chimistes agricoles de notre Institut agronomique, MM. J. Burton et Schaw.

Au concours pour le recrutement des agronomes de l'Etat, il y avait deux places à conférer en régime français et deux en régime flamand. C'est un ancien élève de notre Institut, M. Léon Poncin, qui a mérité le plus grand nombre de points; il a obtenu la première place du régime français.

M. Marcel Colpaert, ancien étudiant de notre Ecole, était le seul candidat inscrit au Concours pour le recrutement d'un garde général des Eaux et Forêts (régime flamand); il a été admis.

Au concours français de la Société nationale des Chemins de fer pour le recrutement d'ingénieurs au service du matériel, M. Philippe Lonmaye, ingénieur civil, électricien et mécanicien de la promotion de 1932, a été classé deuxième; il a été engagé comme stagiaire.

C'est jusque dans des concours ouverts à l'étranger que nos étudiants sont allés cueillir des palmes. Au début de juin, un jury de la Faculté de droit de Paris a classé premier, en tête de plusieurs concurrents français, M. Yves De Vadder, docteur en droit, et l'a proclamé titulaire du Prix Rossi. Le 10 juillet dernier, le Ministère de la guerre à Paris tenait à signaler officiellement à notre ambassadeur dans cette ville, les brillants succès obtenus à l'Ecole supérieure d'électricité, par M. Paul Schoonjans, ingénieur civil électricien de notre promotion en 1932. Envoyé par le Ministre belge des Colonies à la section de radio-électrique de cette Ecole, M. Schoonjans en sort premier des élèves étrangers et second de toute la classe. A Alexandrie enfin, j'aurais déjà pu l'annoncer l'an dernier, le Conseil sanitaire international, maritime et quarantenaire, avait ouvert un concours sur titres pour deux postes de médecins sanitaires. Cent soixante-quatre candidats se présentèrent, venant de tous les pays du monde, y compris l'Indo-Chine et la Somalie. Le 4 juillet 1933, le Conseil porta son choix sur M. Pierre Vassiliadis, qui conquit, à Louvain, en 1930, avec la plus grande distinction, le diplôme de docteur en médecine. M. Vassiliadis se trouve maintenant à la tête des laboratoires du service de la quarantaine, heureux, il nous l'a écrit, d'avoir ainsi l'occasion de se livrer à la recherche scientifique.

Tous les succès que je viens d'enregistrer, en sont la démonstration éloquente: un bon nombre d'entre vous, Messieurs les Etudiants, s'assurent ici non seulement une certaine instruction, mais, ce qui est bien plus précieux, une initiation sérieuse au travail scientifique, avec l'ouverture de l'intelligence et l'esprit d'initiative qu'elle provoque.

On en peut trouver une autre preuve dans les résumés que nous donnons désormais, dans l'Annuaire de l'Université, des Mémoires qui sont présentés à nos jurys pour l'obtention de divers grades. J'ai relevé pour la seule année 1931-1932 soixante-douze mémoires. Les notes très concises qui sont consacrées à ces mémoires, ont pour but spécial de permettre à leurs auteurs de prendre date pour leur travail devant le monde scientifique; telles quelles, elles donnent un aperçu, fort incomplet sans doute, des recherches qui se poursuivent dans diverses provinces de notre domaine, et en laissent soupçonner la variété, la nouveauté et la richesse.

Cet aperçu est à compléter par l'examen des « Recueils » où les directeurs de nos principaux laboratoires réunissent les articles ou brochures publiés par leurs disciples sur les résultats obtenus dans ces laboratoires. A ces Recueils vient de s'ajouter le *Sylloge excerptorum e dissertationibus ad gradum Doctoris in S. Theologia vel in Iure canonico*, qui réunira les parties essentielles des dissertations doctorales soumises aux Facultés de théologie et de droit canon. Puissent tous les volumes de la collection avoir la valeur du tome I qui a paru récemment!

Il ne nous manque donc pas de travailleurs à l'Université. Cependant il ne peut pas nous suffire qu'une élite de quelques

Certaines d'étudiants travaille ainsi. Vous êtes tous une élite, Messieurs, et chacun d'entre vous a, devant Dieu et devant la société, l'obligation de devenir une valeur intellectuelle. Que personne ne dise que c'est au-dessus de ses forces! Deux forces sont à votre disposition à tous? Une bonne méthode de travail et l'effort patient et persévérant. Avec cela, on a vu les derniers de leur classe devenir la gloire intellectuelle de leur pays. Si vous ne visez pas si haut, ayez au moins, tous, sans exception, la fierté de ne pas rester des primaires qui apprennent des formules! Grâce à une bonne méthode et à un effort de tous les jours, par votre réflexion personnelle sur les leçons dogmatiques qui vous sont données, par votre application aux exercices pratiques auxquels vous êtes soumis, vous arriverez au moins à comprendre ce qui vous est enseigné, à le comprendre exactement et pas à peu près, à vous mettre à même de comprendre toujours la vérité dont vous aurez à vivre et à faire vivre les autres, à nourrir en vous ce désir de connaître sans lequel on ne s'élève pas au-dessus des soucis matériels de la foule, à vous assurer enfin la valeur intellectuelle d'un dirigeant.

* * *

De notre côté, nous continuons à prendre toutes les mesures utiles pour vous rendre possible et facile un travail vraiment universitaire.

Les instruments du travail dans les sciences morales, c'est surtout à la bibliothèque qu'on doit les trouver. Savez-vous que, si l'on tient compte des annuités que l'Allemagne nous sert, le budget annuel de notre bibliothèque, les traitements du personnel compris, atteint un million et demi de francs? Je me plais à rendre publiquement hommage au zèle déployé par M. le Bibliothécaire, dans l'organisation de son dépôt, pour rendre aussi facile que possible l'utilisation par tous des quelque 800.000 volumes que ce dépôt renferme et des 2.186 périodiques qui y sont reçus. L'avancement du catalogue systématique, que prépare M. le docteur Schillings et qui comporte à l'heure actuelle environ 400.000 fiches, est particulièrement à signaler: car aucune bibliothèque belge ne possède encore un catalogue idéologique aussi étendu.

Il y a un an, à pareil jour, j'annonçais l'installation à l'Institut d'Arenberg d'un nouveau laboratoire de chimie minérale. Nous y avons ajouté, au courant du dernier exercice, un laboratoire de spectrochimie et d'analyse spectrale, où pour le moment M. le professeur Breckpot s'occupe spécialement de la détermination précise des traces d'impuretés dans les métaux. Problème d'un grand intérêt scientifique: il s'agit de reculer les limites de dosabilité que ne pouvaient dépasser les procédés anciens et de dépister la présence d'éléments rares dans les minerais ou dans divers sous-produits de fabrication. Problème d'intérêt national aussi, vu l'importance en Belgique de la métallurgie des métaux tels que le cuivre, l'étain, le plomb, le zinc, dont il importe d'obtenir la pureté aussi parfaite que possible.

«Le beau Collège des Prémontrés — disais-je ici en 1932, en annonçant la création d'un nouvel Institut pour l'enseignement général de la physique dans les candidatures — va devenir le sanctuaire paisible et silencieux des recherches de laboratoire.» La transformation de ce Collège, entreprise pendant les vacances qui se terminent, sera bientôt chose faite. Au rez-de-chaussée et dans une partie du premier étage, MM. de Hemptinne et Van Itterbeek auront la direction des grands laboratoires de recherches physiques de la licence, l'un s'occupant spécialement de la spectroscopie et l'autre de la physique des basses températures. Ce laboratoire de recherche cryogène qu'organise V. Van Itterbeek, est le premier qui soit installé en Belgique. Dans l'autre partie du premier étage, les professeurs de physique expérimentale disposeront chacun

d'une salle pour leurs travaux. Au second étage sera établi le département de la physique théorique avec une bibliothèque, une salle de cours et un laboratoire d'exercices pratiques pour les étudiants en sciences physiques. Le troisième étage comprendra les locaux destinés à l'enseignement de l'astronomie et un laboratoire de photoélasticité.

M. le professeur Peters a donné, dans le numéro d'août 1934 du *Bulletin de l'Union des Ingénieurs de Louvain*, une description très soignée du laboratoire de mécanique, machines-outils et métrologie qu'il dirige à nos Ecoles spéciales et dont j'annonçais l'achèvement l'an dernier, en exprimant l'espoir de pouvoir bientôt organiser à ces Ecoles un nouveau laboratoire, celui d'essai des matériaux pierreux. L'emploi de ces matériaux représente, en effet, une grosse part de la besogne de l'ingénieur, dont la formation doit donc nécessairement s'étendre à ce domaine. Mon espoir se réalisera dès cette année grâce au zèle de M. Reyntjens qui, ne se contentant pas de la compétence qu'il a rapportée des Etats-Unis, a voulu visiter tous les principaux laboratoires du même genre établis dans le pays et tirer de cette visite toutes les leçons qu'elle comporte. Il a pu de la sorte me soumettre un projet remarquable pour la création d'un laboratoire complet mais réduit au nécessaire, comprenant d'ailleurs des appareils de très haute qualité et de très grande précision, qui ne risquent pas d'être désuets après quelques années. Le nouveau laboratoire, qui pourra fonctionner avant la fin de ce premier trimestre, ne sera pas séparé du laboratoire d'essai des métaux, qui existe déjà dans la section de métallurgie. Les essais de résistance sont en effet essentiellement les mêmes, qu'il s'agisse de métaux, de pierres, de béton ou de bois, et les mêmes machines peuvent y servir.

A nous voir ainsi mettre à votre disposition des installations si dispendieuses, vous devrez bien vous dire, Messieurs, qu'en vous prêchant le travail intellectuel, nous n'entendons pas négliger en quoi que ce soit votre préparation professionnelle; mais c'est à la condition que celle-ci repose sur une formation scientifique. Ce n'est pas un travail manuel qu'on attend de vous dans ces laboratoires, mais l'application et le perfectionnement de vos connaissances théoriques dans l'étude et la recherche expérimentale.

Le souci que nous avons de votre avenir, nous vous en donnons une nouvelle preuve en créant le grade nouveau d'Assistant médical. Dans nos laboratoires universitaires en général, mais spécialement dans ceux de la Faculté de Médecine, on éprouve de plus en plus le besoin d'assistants qui, sans avoir pour mission propre de se livrer à des recherches originales, font, mais en parfaite connaissance de cause, la partie technique du travail du chercheur. C'est au point qu'au Fonds National de la Recherche scientifique on a établi une catégorie spéciale de subsides pour assistants techniques et qu'en Suisse on prépare spécialement des jeunes filles (les laborantines) pour ce rôle à jouer dans les laboratoires de recherches. — Dans la pratique médicale, le diagnostic se fait principalement aujourd'hui au moyen d'analyses qui se répètent pendant tout le cours du traitement. Les hôpitaux, les cliniques particulières qui se créent nombreuses, doivent s'annexer, eux aussi, des assistants compétents. — Ainsi une nouvelle carrière s'est ouverte où bien des étudiantes s'engageraient avantageusement, sans avoir dû parcourir tout le cycle des études en vue de conquérir un diplôme de médecin dont l'expérience prouve de plus en plus qu'elles ne peuvent pas profiter. Pour être capable de rendre les services attendus dans ces laboratoires, l'Assistant médical devrait avoir reçu une formation scientifique fondamentale, celle de la candidature en sciences biologiques. Après cela on devrait lui imposer la fréquentation d'un certain nombre de cours théoriques de la Faculté de Médecine et surtout des exercices de laboratoire dépassant notablement ceux que l'on

exige des élèves-médecins. Il semble qu'en deux années les candidats en sciences pourraient se donner la préparation théorique et pratique nécessaire et avoir l'apprentissage complet des techniques et des méthodes utilisées dans l'analyse médicale. Le programme détaillé du nouveau grade sera arrêté prochainement, et il présentera le rare avantage de pouvoir être exécuté sans nous occasionner aucune dépense.

Bien lourdes, en effet, sont les charges qu'impose à l'Université catholique la nécessité de se donner des installations qui la mettent à même de remplir son rôle. Cependant la bonne Providence ne nous abandonne pas. Il est encore de généreux bienfaiteurs qui savent s'élever à l'intelligence de cette nécessité et, malgré les difficultés économiques du moment, nous viennent en aide. C'est ainsi qu'au début de cette année les usines Alimenta, de Bruxelles, ont voulu, à l'occasion de leur cinquantième anniversaire, faire don à l'*Alma Mater* d'un capital de 500,000 francs dont les revenus devront être spécialement consacrés à des recherches scientifiques relatives au perfectionnement de l'industrie chocolatière en Belgique. Ces recherches seront faites, dès cette année, dans notre laboratoire d'analyse des substances médicamenteuses et des denrées alimentaires. Et voilà un bel exemple de l'union qui peut exister entre la science et l'industrie, au profit de celle-ci comme de celle-là. Que la société Alimenta et spécialement M. Victor Michiels et M^{me} J. Bieswal veuillent bien croire à l'hommage de notre sincère gratitude!

Le 24 juin dernier, à l'occasion des fêtes célébrées pour l'inauguration de notre Institut de pharmacie, les anciens étudiants de cette école ont versé entre mes mains, pour l'équipement de ses laboratoires, le boni de leur caisse et le produit d'une souscription ouverte pour l'érection des nouveaux locaux, en tout une somme de 58,470 francs. Nous avons reçu un don anonyme de 25,000 francs pour notre Institut de psychiatrie. La firme Sandvors, de Francfort, nous a fait don de plusieurs appareils, d'une valeur de 20,500 francs pour notre Institut de thermodynamique.

Enfin, le Boerenbond Belge, disposant d'un fonds à affecter à l'étude de diverses questions d'utilité pratique pour l'agriculture belge, a partagé lui-même une somme de 126,000 francs entre les différents organismes de notre Institut agronomique (Institut de zootechnie, Centre zootechnique, station laitière, station de contrôle des semences, laboratoire de génétique appliquée, laboratoire d'analyse des sols), pour des recherches à y faire sous la direction de nos professeurs.

* * *

Du matériel de l'Université, je passe maintenant à son personnel, après vous avoir signalé que le chiffre de nos étudiants en 1933-1934 a été de 4,378. A l'occasion des communications relatives aux membres de notre corps académique et à leur attributions, j'aurai encore à noter plus d'une modification qui va être introduite dans notre enseignement. La plus grosse concerne la continuation de notre doublement linguistique. Cinquante-trois nouveaux cours flamands seront donnés en 1934-1935. Vous me permettrez de ne pas vous en lire la nomenclature, puisque vous en trouverez l'indication dans le programme des cours; je me bornerai à signaler ceux qui sont attribués à des titulaires dont j'aurai à faire mention.

Ce chapitre de mon rapport doit commencer, hélas! comme d'habitude, par des notices nécrologiques.

La mort nous a frappés tous au plus profond de nos cœurs, quand le 17 février dernier, elle a renversé du rocher de Marches-Dames notre Roi bien-aimé. Je n'ai pas à refaire en ce moment les éloquentes discours prononcés par MM. les professeurs Van der Essen et Terlinden dans l'émouvante séance académique que nous

avons consacrée le 2 mars à l'éloge d'Albert I^{er}. Mais vous ne me pardonneriez pas de jeter un coup d'œil sur l'année écoulée, sans saluer la mémoire du Grand Disparu et sans redire l'hommage ardent de notre fidélité à l'héritier de sa foi chrétienne, de ses vertus familiales, de son dévouement éclairé et inépuisable à la patrie belge, de sa ferveur pour le progrès scientifique, à S. M. le roi Léopold III.

Le 1^{er} novembre 1933, M. le chanoine Van Hoonacker est décédé à Bruges, où il jouissait de l'éméritat depuis 1927. Il fut parmi nous un initiateur: c'est lui qui inaugura ici l'étude scientifique des livres de l'Ancien Testament. Trente-huit générations d'étudiants ont admiré la maîtrise que lui assuraient la sûreté de ses principes théologiques, son sens critique affiné et sa connaissance approfondie des langues sémitiques. Ses publications ont fixé sur son enseignement l'attention du monde entier. M. Van Hoonacker est à jamais une des grandes figures de notre Faculté de théologie.

Le 15 septembre dernier on chantait en l'église de Saint-Jacques-sur-Coudenberg, à Bruxelles, les funérailles d'un de nos professeurs honoraires, M. l'ingénieur Jules Vuylsteke. Premier titulaire, en 1889, de la chaire de zymotechnie à notre Ecole supérieure de brasserie, il descendit de cette chaire en 1908, pour jouer plus à l'aise, dans une de nos industries belges, le rôle important que lui permettaient sa compétence technique et économique et la culture générale de son esprit. Son dévouement à l'*Alma Mater* ne souffrit pas de cette séparation; il en a multiplié les preuves, notamment dans l'étude et le lancement des premiers projets de nos Instituts d'Héverlé.

Enfin, il y a aujourd'hui huit jours, un autre de nos anciens maîtres, M. Willy Bang, professeur à l'Université de Berlin, est mort à Darmstadt. De 1893 à 1914, M. Bang, qui était d'origine allemande, fut à Louvain un animateur dans la section nouvellement créée de philologie germanique. Dès 1893 aussi, il donna ici l'enseignement des langues et des littératures de l'Asie Centrale, qu'il devait reprendre plus tard sous d'autres cieux. Pour avoir omis, sur les conseils d'un des chefs du parti catholique, une formalité administrative à son arrivée en Belgique, il ne lui fut pas permis en 1914 de rester parmi nous. Je crois de mon devoir de rendre un suprême hommage à la noblesse de son caractère à laquelle on ne put jamais arracher, lui en coûtât-il d'amères privations, un geste indigne de l'Université Catholique belge, que, jusqu'à son dernier jour, il considéra comme son *Alma Mater*.

En frappant plusieurs de nos anciens collègues, la mort a respecté nos rangs, et nous avons le grand bonheur de retrouver aujourd'hui tous les membres de notre corps professoral d'octobre 1933. Plusieurs nouvelles recrues viennent de le renforcer.

A la Faculté de droit, M. Eyskens, chargé de cours depuis trois ans, a été nommé professeur. Aux leçons qu'il donnait jusqu'ici il ajoutera les leçons flamandes sur les finances publiques; il donnera aussi en flamand le cours abrégé d'économie politique qui figure au programme de la licence en philosophie et lettres et de l'Institut supérieur de philosophie.

M. Willy Van Eeckhout, avocat honoraire à Anvers, a été nommé maître de conférences pour enseigner en flamand la législation sur les assurances, un des cours à option introduits par la loi de 1929. M. Van Eeckhout est une autorité en la matière. Conseiller juridique de plusieurs grandes compagnies, il a publié de nombreuses études sur ces questions dans diverses collections et revues, et il a fait paraître sur *le Droit des assurances terrestres* un grand traité universellement apprécié et qui a déjà eu deux éditions.

Parmi les nouveaux cours à option figure aussi le droit maritime. M. l'avocat Paul Demeur, qui depuis bien des années déjà donne ce cours à l'Ecole des sciences politiques, a reçu le titre de maître de conférences pour le faire désormais à la Faculté. M. le professeur Collin a été chargé des mêmes leçons en flamand.

Nous avons bien choisi, l'an dernier, semble-t-il, le titulaire de notre cours de droit colonial, puisque le Roi vient de l'appeler aux fonctions de gouverneur du Congo belge. L'approbation universelle et enthousiaste qui a accueilli cette nomination, me force à refouler l'expression des regrets que la séparation amenée par cet appel mettrait naturellement sur mes lèvres et qui paraîtraient vraiment égoïstes. Aussi bien, espérons-le, cette séparation ne sera-t-elle pas définitive, et pourrions-nous nous borner à donner un suppléant à M. Ryckmans. La désignation de ce suppléant pour les leçons flamandes inscrites au programme de cette année n'est pas faite.

Outre les cours à option créés pour satisfaire à la loi, nous introduisons à la Faculté de droit un cours de déontologie professionnelle. Il s'y agira des exigences de la morale dans la pratique de la vie, mais aussi des règles de la profession d'avocat prescrites par le droit positif, de la discipline du barreau, du secret professionnel, etc. Ce cours sera donné en français par M. Braffort, en flamand par M. Van Dievoet. Il n'enlèvera nullement leur raison d'être aux cercles d'études déontologiques où nos étudiants ont accoutumé d'examiner les problèmes d'ordre concret, souvent plus délicats, que la conscience de l'homme de loi peut avoir à résoudre.

Le doublement linguistique des leçons de la licence en notariat est achevé. M. Zeger Van Hee vient d'être nommé chargé de cours pour faire en flamand les leçons de droit notarial, de droit administratif notarial et de procédure pénale notariale. Quant à la pratique notariale, il l'enseignera dans nos deux langues nationales en première année de licence, tandis qu'en deuxième année il partagera avec M. le professeur Thuysbaert la direction des exercices pour tous les étudiants réunis. Après avoir conquis brillamment à Louvain les diplômes de docteur en droit et de candidat-notaire, M. Van Hee s'est rendu à l'étranger et, l'an dernier, s'est préparé à sa tâche comme suppléant de M. Thuysbaert.

J'ai la confiance que notre nouvelle École de notariat saura maintenir le renom de ses devanciers. Voici qu'elle annonce déjà la publication de deux séries d'études où une méthode nettement scientifique sera appliquée à l'exposé de matières à première vue d'ordre essentiellement pratique. Les études flamandes paraîtront dans la collection du *Rechtsgenootschap*. Les études françaises seront réunies dans une « Bibliothèque de droit notarial et de droit fiscal » dont le premier volume a été publié par M. Thuysbaert.

La réforme de l'enseignement commercial supérieur que l'an dernier, à pareille date, j'annonçais comme prochaine, est maintenant chose faite. Deux arrêtés royaux ont paru qui réorganisent, le premier, du 15 mai 1934, les « Ecoles de sciences commerciales et économiques » annexées aux universités, et le second, du 17 septembre dernier, les « Instituts supérieurs de commerce » dépendant de l'Office de l'enseignement technique. Avant d'opérer cette réforme, on a consulté une Commission d'hommes d'affaires à qui on demanda d'indiquer les conditions du succès dans les carrières ouvertes aux diplômés de l'enseignement commercial. Chose digne de remarque, ces hommes d'affaires furent unanimes à souligner la nécessité de la culture générale et de la maturité du jugement à en retirer. C'est que, comme l'écrivait il y a quelques semaines M. le ministre d'État Masson (1) (remarquez comment ces observations rejoignent celles du président de l'Union sociale d'Ingénieurs catholiques de France, que j'ai citées tout à l'heure!), il ne suffit plus de former des professionnels de seconde main, appliqués à la comptabilité, à la correspondance commerciale et à des tâches de ce genre. Il faut aujourd'hui former de véritables chefs dont les initiatives s'emploieront à diriger l'écoulement des produits, des hommes d'affaires capables d'initiatives hardies,

capables de prévoir et de suivre les courants commerciaux et d'alerter les producteurs. La formation scientifique selon les méthodes les plus compréhensives doit prendre la place de l'empirisme qui fut la loi du passé. En conséquence, les conditions d'admission aux Ecoles supérieures de commerce seront, après une période transitoire de trois ans, les mêmes que les conditions d'admission à l'Université. De plus, la durée des études dans ces écoles est portée de trois à quatre ans et l'enseignement des matières professionnelles devra s'y appuyer sur un enseignement supérieur des branches générales de la culture. La « candidature en sciences commerciales », comprenant deux années d'études, assurera cette base. Deux autres années d'études, consacrées à la formation spécialisée — économique et technique — des futurs chefs d'entreprises, seront exigées pour la licence. Dans toutes les écoles supérieures la licence pourra être, selon la spécialité choisie en quatrième année, la licence en sciences commerciales et consulaires, ou la licence en sciences commerciales et financières, ou la licence en sciences commerciales et coloniales. Dans les écoles annexées aux universités, et là seulement, un quatrième grade de licencié sera conféré, celui de licencié en sciences économiques. Enfin, les Ecoles universitaires, et elles seules, conformément à la loi sur la protection des grades académiques, pourront conférer le grade de docteur en sciences commerciales ou celui de docteur en sciences économiques, et aussi le grade d'agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences commerciales.

L'application de la réforme à notre Institut supérieur de commerce sera aisée; car, depuis plusieurs années, nous avons élargi son programme, en y introduisant avant la loi la plupart des matières prescrites par les arrêtés de 1934.

Le nouveau régime entre en vigueur aujourd'hui pour la première année de la candidature. Les étudiants qui y sont inscrits suivront les leçons de psychologie et d'histoire contemporaine de la Faculté de philosophie et lettres. Nous n'avons eu à créer qu'un nouveau cours, celui d'histoire contemporaine du commerce et de l'industrie, qui sera donné en français par M. Paul Coppens et en flamand par M. Van Hoorenbeeck.

Dès cette année, nous avons étendu la flamandisation de nos leçons à quelques matières des deuxième et troisième années d'études, qui sont maintenues dans le nouveau programme. M. Van Hoe enseignera en flamand les dispositions fiscales intéressant les affaires; M. Eyskens, les questions spéciales d'économie politique; M. Collin, le droit maritime; M. Van Crieckinge, la statistique; enfin, un nouveau titulaire, M. Aloïs Demeulder, les opérations de banque. Licencié en sciences commerciales, en sciences financières, en sciences coloniales et en sciences consulaires, M. Demeulder fut, de 1919 à 1923, professeur à l'École de commerce de Barcelone. Depuis 1923, il est attaché à la Banque populaire de Louvain, aujourd'hui le siège de Louvain de l'Algemeene Bankvereniging, où il a monté jusqu'au premier les degrés de la hiérarchie et où il trouvera des éléments pour la formation technique de ses élèves.

J'aurai terminé mon rapport sur l'Institut supérieur de commerce quand j'aurai noté qu'on va y jeter les bases d'un « Centre de préparation aux affaires par le système des cas » sur le modèle des universités américaines et en collaboration avec le même centre de la Chambre de Commerce de Paris. M. Pierre Jolly, directeur des services techniques de cette Chambre et délégué de l'Université de Harvard, est venu, il vous en souvient, le 18 mai 1932, nous exposer cette méthode.

L'application des arrêtés royaux dont je viens de parler va entraîner une modification dans l'énoncé du titre des grades conférés par notre Institut des sciences économiques. La licence et le doctorat en sciences économiques étant devenus officiellement des grades des Ecoles universitaires de commerce, l'Institut,

(1) Dans le journal *Le Soir* du 27 juin 1934.

pour exprimer le point de vue supérieur de la recherche auquel il veut se maintenir, confèrera la licence spéciale en économie politique et le doctorat spécial en économie politique.

Au programme de l'École des sciences politiques, pour faciliter à nos jeunes gens la connaissance de l'enseignement sociologique des papes dont beaucoup de monde parle aujourd'hui sans l'avoir bien pénétré, nous avons, à la demande du Conseil de cette École, ajouté un cours d'explication des grandes encycliques portant sur les questions sociales et la constitution de l'État. Et sans doute nul n'était mieux qualifié pour occuper cette chaire durant une première année que le R. P. Rutten, membre du Sénat, directeur général des Œuvres sociales de Belgique. Tous les étudiants de l'Université pourront prendre inscription à ce cours, et nous les y exhortons beaucoup.

M. le Dr Léon Van de Vyver a été nommé chargé de cours à la Faculté de médecine pour enseigner en flamand la stomatologie et la clinique de l'art dentaire aux étudiants du doctorat et quelques branches de la licence en art dentaire. M. Van de Vyver fut un homme de laboratoire pendant ses études à notre Université où, en 1927, il obtint le diplôme de docteur en médecine avec grande distinction. Après un voyage scientifique à l'étranger, il fut interne de chirurgie aux hôpitaux d'Anvers et revint ici en 1932 comme assistant de M. Van Mosuënck. Il a passé le dernier exercice académique aux États-Unis, où il est parvenu à conquérir en un an le grade de docteur en stomatologie à l'Université de Harvard.

Je n'ai pas d'autre changement dans notre personnel médical à vous communiquer, mais j'ai plaisir à vous signaler, avant de passer au point suivant, que les premiers Belges qui se sont rendus à la station scientifique du Jungfraujoch, entreprise internationale à la création de laquelle a contribué le Fonds national, sont deux docteurs en médecine de Louvain. M. le Dr Delrue, assistant du Fonds national, y est allé seul une première fois en 1933, pour y étudier les modifications chimiques du sang et les conditions de l'adaptation dans un séjour aux hautes altitudes. Il y est retourné, cette année, pour poursuivre les mêmes études en compagnie du Dr Dulière.

A la Faculté de philosophie et lettres, M. l'abbé Sobry, chargé de cours depuis trois ans, a été nommé professeur.

M. l'abbé Étienne Lamotte, que je vous ai présenté en 1932 lorsqu'il devint maître de conférences pour faire des leçons sur la philosophie de l'Inde, a été attaché définitivement à l'Université avec le titre de chargé de cours. Il dirigera, en français, les exercices sur la langue grecque en licence en philologie classique. Mais c'est surtout dans le domaine des langues et littératures orientales du groupe indo-européen et de l'Extrême-Orient, sanscrit, tibétain et chinois bouddhiques, qu'il développera son activité.

M. Edouard Van Laere, docteur en philologie classique, lauréat du concours des bourses de voyage et du concours universitaire, professeur à l'Athénée d'Alost, qui a été ces deux dernières années membre belge de l'École française d'Athènes, a été nommé maître de conférences pour faire le cours flamand d'archéologie et d'histoire de l'art dans l'Antiquité.

La loi de 1929 traite « l'histoire économique, y compris la numismatique et l'histoire de la monnaie », comme une même matière qu'elle place parmi les branches à option de la licence en philosophie et lettres, section d'histoire. Nous avons, en conséquence, invité M. Marcel Hoc, maître de conférences, qui, depuis 1928, donne ici un cours facultatif très apprécié sur la numismatique, à développer son enseignement de façon à satisfaire aux exigences de la loi pour que ce cours puisse être choisi comme matière de l'examen de licence.

Dans le programme de notre École de pédagogie, auquel on a parfois reproché d'être trop théorique, nous avons ajouté des exercices didactiques et d'inspection scolaire, des exercices pra-

tiques de psychologie expérimentale et, grâce au concours de plusieurs communautés religieuses à qui j'exprime ici ma reconnaissance, des exercices pratiques de psychologie individuelle, normale et anormale. Ces exercices seront dirigés par MM. Buyse, Albert Michotte et Fauville.

Enfin, à l'Institut supérieur de philosophie, M. le chanoine Mansion, s'étant chargé d'enseigner, en flamand comme en français, l'histoire de la philosophie ancienne, nous a exprimé le désir d'être déchargé du cours flamand de psychologie qu'il a fait jusqu'ici en première année d'études pour le baccalauréat en philosophie thomiste et pour la candidature en philosophie et lettres. Ce cours sera donné désormais par M. l'abbé Louis De Raeymaeker, professeur au Petit Séminaire de Malines, nommé maître de conférences. Docteur en philosophie et en théologie, M. De Raeymaeker occupe une place de premier plan dans la publication philosophique flamande contemporaine.

De la réforme du programme de l'Institut agronomique je ne puis pas encore parler, puisque l'arrêté royal qui doit la sanctionner, n'a pas paru. Mais je m'en voudrais de ne pas vous signaler la place faite à nos professeurs dans l'I. N. E. A. C. (Institut national pour l'étude agronomique du Congo belge). M. le chanoine Grégoire a été appelé à siéger dans le comité de direction; sont membres de la Commission: MM. Asselberghs, Michiels, Robyns et Vander Vaeren. Notre activité coloniale se développe d'ailleurs de plus d'une façon. M. le Dr Jadin se trouve en ce moment chez les Pygmées, chargé par le Gouvernement d'y étudier les groupes sanguins. M. Ringoet, maître de conférences, vient de rentrer en Belgique après avoir participé à une mission de recherches agronomiques dans notre colonie, et M. le professeur Baeyens a été envoyé au Congo, pour un séjour de six mois, afin de s'y mettre à même d'entreprendre l'analyse des sols à poursuivre dans notre laboratoire de pédologie. L'Université de Louvain, qui a fondé la C. A. D. U. L. A. C., considère comme un devoir de collaborer activement à la réalisation des vues si élevées de Léopold III sur la colonisation agricole.

* * *

Du Congo, je dois vous transporter en esprit dans les différents pays d'Europe, ou du monde, où nos professeurs sont allés, au cours de l'exercice 1934-1935, exercer leur activité professorale ou scientifique.

A la demande du Gouvernement de la République de Colombie, M. Buyse a fait à la Faculté nationale d'éducation de l'Université de Bogota un cours de didactique expérimentale, à la suite duquel il a reçu le titre de professeur de cette faculté. M. Defourny a donné à la semaine universitaire de Salzbourg deux leçons sur la pédagogie d'Aristote. M. De Wulf a fait une conférence à l'Université de Grenoble, la veille du jour où cette université lui remit les insignes du doctorat. M. Van der Straeten a été appelé à parler devant la Société d'Ophtalmologie de Nancy. Invité par l'Université de Strasbourg, M. C. De Visscher y donna un cours sur la justice internationale et ses problèmes actuels. On a demandé à M. le chanoine Maere de faire deux conférences sur l'histoire de l'architecture italienne à une exposition d'art italien à Amsterdam. M. Lefort est allé entretenir les professeurs et étudiants de Nimègue de quelques aspects du monachisme primitif d'après les sources égyptiennes, et M. Lousse a donné trois leçons à l'Institut d'histoire du moyen âge de la même université. M. Mayence a pris comme sujet devant la Société d'Études françaises de Bâle *les fouilles belges d'Apamée sur l'Oronte*. Vous savez que notre collègue vient de retourner, une quatrième fois, sur le chantier de ces fouilles. Le Bureau des Universités de l'empire britannique nous a demandé cette année, comme professeur d'échange, M. Van der Essen, qui

s'est rendu à ce titre à l'Université de Glasgow. Au même titre, le gouvernement français a invité, en 1933-1934, M. Lemaître à Paris, M. Doutrepoint à Montpellier, M. P. Michotte à Clermont-Ferrand, M. C. De Visscher à Rennes.

De notre côté, nous avons reçu à Louvain comme professeur d'échange du Bureau des Universités anglaises, M. Dale, directeur de l'Institut de recherches médicales de Londres, et comme professeurs d'échange du Gouvernement hollandais, M. Keesom, professeur de physique à Leyde et le R. P. Janssen, O. P., professeur d'Écriture sainte à Nimègue. Le Gouvernement français n'a pu nous désigner, cette année, qu'un professeur d'échange, dom Quentin, O. S. B., le savant éditeur de la version de la Bible de saint Jérôme; encore ne nous arrivera-t-il qu'en novembre.

Trois savants français ont occupé la chaire française de Louvain en 1933-1934: M. Paul Lesourd, archiviste-paléographe, M. l'abbé Chabot et M. Hourticq, tous deux membres de l'Institut de France.

Je ne puis songer à dresser la liste complète de tous les autres professeurs étrangers que nous avons reçus pendant l'année écoulée. Je cite seulement M. Goerges Blondel, de l'École libre des sciences politiques et sociales de Paris; M. Jean Thibaud, directeur de laboratoire à l'École pratique des Hautes Etudes de la Sorbonne; M. S.-J. Davis, de l'Université de Londres; M. Koppes, de Luxembourg; M. Saltykov, de l'Université de Belgrade; M. Morelowski, de l'Université de Vilna.

Notre chaire Bonnevie a été occupée par un Belge: nous avons eu la bonne fortune d'y entendre une nouvelle fois M. le ministre Joseph Mélot, qui y a exposé les tendances actuelles de la politique internationale.

L'Université de Louvain a été représentée au IV^e Congrès international de radiologie à Zurich par M. le professeur Maisin; au Congrès français de médecine à Québec, par M. Van Goidsenhoven; au Congrès de chirurgie de Paris, par M. Appelmans; au Congrès international de gynécologie à Paris, par M. Joseph Schockaert; au III^e Congrès international de l'histoire des sciences à Porto, Coimbre et Lisbonne, par M. Tricot-Royer; au Congrès de chimie physique à Paris, par M. le comte Al. de Hemptinne; au Congrès international de géographie à Varsovie, par MM. P. Michotte et Polspoel et par M^{lle} Lefèvre; au Congrès international de mécanique appliquée à Cambridge, par M. l'ingénieur Biot; à la réunion du Conseil international pour l'exploration de la mer à Copenhague, par M. Gillon; au Congrès international des sciences anthropologiques et ethnologiques à Londres, par M. J. Coppens; au VIII^e Congrès international de philosophie à Prague, par Mgr Noël et M. Mansion; au III^e Congrès international de chimie agricole à Paris, par M. Baeyens; au XVI^e Congrès international d'agriculture à Budapest, par M. Leplae, qui y a présidé l'assemblée de la Fédération internationale des Techniciens agronomes, et par M. Van der Vaeren, qui y a présidé la réunion de l'Office international de l'enseignement agricole.

Nous avons donc occupé notre place dans les grandes manifestations de la vie intellectuelle internationale. Les associations savantes ont aussi pris à l'occasion le chemin de Louvain. Le 3 juin, grâce au concours de M. le professeur Van de Wyer, la Société des Pays-Bas méridionaux pour les recherches folkloriques a tenu chez nous des séances où il a été question surtout de l'Atlas du folklore flamand. Et j'ai un plaisir spécial à rappeler les « Journées d'histoire du droit et des institutions » que la Société d'histoire du droit de Paris a organisées dans nos Halles les 28, 29 et 30 mai. Le succès considérable de ces journées est dû pour une grande part au dévouement de M. le professeur Lousse, qui y a donné libre cours à son zèle ardent et fécond pour la discipline nouvellement introduite dans nos programmes et au service de laquelle il vient encore de fonder un cercle d'études parmi ses élèves.

De tout ce rapport, quelque incomplet qu'il soit (car il a relevé des faits particuliers sans pouvoir retracer la vie intime de nos laboratoires, de nos séminaires, de nos cours pratiques), de cet exposé fragmentaire, il ressort tout de même que le travail scientifique est en grand honneur à notre Université. Puisse s'effacer le contraste entre la belle activité de l'élite et la banalité des préoccupations d'un grand nombre!

MESSIEURS LES PROFESSEURS,

Je vous souhaite, pendant l'année qui commence, la joie de connaître, la joie de découvrir la vérité par votre effort personnel. Je vous souhaite les joies délicates réservées aux maîtres dans la formation de disciples de choix. Cependant nous ne remplissons pas tout notre devoir d'état en nous vouant à la recherche, en nous consacrant à l'élite. Nous nous devons à chacun de nos élèves. De chacun d'eux, puisqu'il est notre élève, nous sommes responsables devant Dieu, devant l'Église, devant la Patrie belge. Nous n'avons accompli qu'une partie de notre tâche en leur faisant des leçons savantes. Notre conscience ne peut pas être en paix, si nous avons négligé un moyen d'aider n'importe lequel d'eux à devenir la valeur intellectuelle que, je l'ai montré tout d'abord, il doit être dans la société.

MESSIEURS LES ÉTUDIANTS,

Cette valeur intellectuelle, c'est vous surtout qui devez vous l'assurer. On peut diriger votre travail; on ne peut pas le fournir à votre place. Or, on peut gémir — et il y a quelque raison — sur l'insuffisance de la préparation que vous a donnée l'enseignement secondaire; on peut disserter à perte de vue sur le nombre des échecs aux examens universitaires; on ne me tirera pas de la tête que la cause la plus fréquente de ces échecs, c'est le défaut de travail à l'université même, défaut quantitatif et défaut qualitatif. La plus urgente pour vous de toutes les réformes, c'est celle-là. Dès le premier jour de l'année académique, travaillez, — je reprends une formule que vous venez d'entendre, — travaillez autant d'heures par jour que les ouvriers et les employés de votre âge, et fournissez du bon travail! Alors, le nombre des échecs aux examens diminuera bien vite! C'est difficile peut-être, quand on sent un sang tout jeune bouillonner dans ses veines; c'est difficile dans le milieu social d'aujourd'hui, même dans le milieu de vos relations et de vos familles. Mais il s'agit de votre carrière, et il s'agit de tous les intérêts qui vous seront confiés un jour. Et si c'est difficile à la nature, recourez à Dieu, demandez-Lui la grâce d'étudier, priez! C'est par la prière que nous ouvrons l'année académique; priez tous les jours de cette année! En demandant à Dieu de savoir travailler, vous renouvellerez d'abord votre volonté de travailler, et vous l'échaufferez en réveillant la conscience du devoir que Dieu vous impose. Et puis vous vous assurerez l'aide de Dieu! Concourant à n'importe quel acte de vos facultés, Il n'a sans doute pas besoin d'un miracle pour leur assurer une direction efficace! Priez, et faites appuyer votre prière par Marie, la *Sedes Sapientiae*. Juste Lipsé y engageait déjà vos devanciers sur ces bancs: *Et in partem advocate Virginem, Patrona quae vestra audit et Dei parens*.

MESSIEURS LES PROFESSEURS,

MESSIEURS LES ÉTUDIANTS,

C'est une fois de plus sous le patronage de la *Sedes Sapientiae*, qu'au nom de NN. SS. les Evêques de Belgique, je déclare ouverte l'année académique 1934-1935, la dernière du premier siècle de notre Université restaurée.

† PAULIN LADEUZE.
Evêque de Tiberiade.
Recteur, magnifique de l'Université.

Colonies soviétiques ⁽¹⁾

Ce n'est pas à Moscou que j'ai vu l'U. R. S. S., car c'est bien le dernier poste d'observation qu'il faille choisir. Il semble que tout y soit organisé pour vous forger une opinion, même à votre esprit défendant. L'*Intourist* vous prend en tutelle à la descente de l'avion ou du train et, dès ce moment, s'interpose comme un écran entre la réalité et votre examen. On ne vous montrera que des bâtiments neufs où chaque famille jouit d'un petit logement, on vous fera visiter des usines, des crèches, des parcs de culture, des musées, toutes choses d'ailleurs admirables. Vous ne connaîtrez que les Torgsins, ces magasins créés pour les porteurs — dont vous êtes — de devises étrangères et qui sont suffisamment approvisionnés pour être comparés à la dernière épicerie de la moindre de nos sous-préfectures. Vous déplacez-vous? Votre billet vous est obligeamment apporté dans votre chambre. Vous n'entrerez en contact qu'avec des personnages choisis, diserts et orthodoxes quant à la doctrine communiste. Vous voyez s'écarter de vous ceux-là mêmes que vous voudriez interroger. Tout comme un prolétaire soviétique, vous êtes pétri, malaxé, suggestionné : vous êtes alors subjugué ou en révolte ouverte, alternative également injuste.

Touriste qui vous plaignez qu'on ait trop soin de vous, saturé de pittoresque, d'art et de visions édifiantes, vous ne connaîtrez pas le vide des boutiques et le plein de chalands désappointés d'une pénurie de vivres ou d'un déficit de vêtements. Vous ne recevrez aucune de ces confidences désespérées qui montent aux lèvres en apparence les mieux closes ; vous ne saisirez pas l'ironique lassitude d'un peuple essoufflé qui, par apathie et entraînement, ne se dérobe pas à l'ascendant quinquennal de ses dirigeants. Vous ne percevrez pas non plus le ton hostile de paysans butés qui ne cachent guère qu'ils sont parfois excédés de la politique stalinienne. Et surtout, ni surtout, vous n'irez pas sur les frontières de l'U. R. S. S., surprendre le vrai visage de celle-ci et, d'un seul coup, voir se révéler à vos yeux la raison d'être du Plan.

* * *

De la mer Noire à la Chine, les Soviets bâtissent patiemment les États-Unis d'Asie. Le plexus nerveux est l'Académie orientale de Moscou, le cerveau en sera au Kremlin, le « Centre ». Aux flancs de la mère patrie, tout un chapelet de colonies se soude, dont chacune est aujourd'hui une marche de protection, un point de cristallisation pour l'avenir : l'Ukraine, les trois républiques du Caucase, les cinq républiques du Turkestan, les pays oïrote et bouriate, ainsi que, tout à l'extrémité de l'Eurasie, la Sibérie maritime et la république de l'Amour. Chacune fut, pendant des siècles, l'enjeu des guerres avant d'être happée dans le Maëlstrom soviétique. Chacune sera peut-être disputée à nouveau par les armes. Un caractère commun les unit : c'est que, s'il existe théoriquement une union d'associés, la fédération est pratiquement ramenée à la dictature du bloc Russie Blanche-Grande Russie sur les cent peuples de l'Union.

— La Constitution soviétique consacre tout un chapitre au « Droit de souveraineté des républiques alliées », m'aura-t-on longuement expliqué à Moscou. Libres elles sont entrées dans l'Union, libres elles peuvent s'en retirer.

Libres elles sont entrées... Liberté, la guerre civile qu'a déclenchée en Ukraine, en Géorgie l'occupation bolchevique? Liberté,

le gouvernement dit national exercé par des membres locaux du Parti communiste? Liberté, l'envoi au cercle arctique de ces mêmes commissaires qui, cédant à la longue aux appels de leur sang, s'écartent de la ligne générale?

En U. R. S. S. il y a des Russes et des non-Russes, des impérialistes chauvins et des séparatistes; l'antagonisme qui règne entre eux est si grave que les journaux soviétiques eux-mêmes déclarent qu'il faut en finir avec les « Républiques sœurs ». Pas plus au Turkestan qu'au Caucase, la classe ouvrière n'existe parmi la population autochtone. Le seul prolétariat est celui des Russes immigrés et sa dictature est celle de Moscou. Mais c'est en Ukraine et en Géorgie que se révèle la plus vive opposition. Là, des peuples se considèrent comme plus évolués que les Slaves, comme entrés depuis longtemps dans la civilisation générale de l'humanité. Mais là, il y a assez de grain pour nourrir toute l'Europe, assez de pétrole pour imposer sa volonté à la France, à l'Allemagne, à l'Angleterre elle-même.

De toutes les colonies, l'Ukraine est la plus démocratique. Terre guerrière que foulèrent les Turcs et les Tartares, la chevauchée des Cosaques, l'insurrection de Mazeppa et de Charles XII contre Pierre le Grand. Nulle part on ne trouve caractère national plus marqué, tempérament plus fier et aussi plus rétif. Moscou pratique toutes les politiques : la forte, l'insinuante, la débonnaire, excepté la seule qui pourrait donner satisfaction à une minorité en passe de devenir majoritaire : l'indépendance nationale dans le sein de l'Union soviétique, les fenêtres ouvertes sur le monde, les pleins pouvoirs accordés à la Rada centrale — Chambre des représentants — la reconnaissance en République démocratique libre de cette Ukraine qui, dès 1918 à 1921, fut admise comme telle par l'Angleterre, la France, l'Allemagne, la Bulgarie, la Turquie, la Pologne et six autres pays.

Bien des intrigues se conduisent sous le manteau et il ne faut pas nier que l'irréductibilité ukrainien est souvent manié à son insu par des puissances étrangères enclines à profiter d'une fissure dans l'Union soviétique pour absorber dans leur orbite politique ce grenier qu'est le Tchernozyon, cette richesse filonnière qu'est tout le bassin du Dniepr.

A Kiev, un homme, à lui seul, tient tête à une immense conspiration, Marko Vassilienko, le président des Soviets. Mais on ne peut enrayer un mouvement qui se prétend le réveil d'une gloire endormie, qui s'exaspère de conditions de vie particulièrement difficiles, qui ne veut pas reconnaître qu'il a bénéficié d'une évolution inespérée qui parfois — comme à Odessa — prend d'assaut les cargos de blé envoyés à l'étranger en échange de machines à l'usage de la Sibérie.

Les Irlandais, les Tchèques, les Italiens se sont réclamés de leur grandeur d'hier pour arriver à leurs fins; littérature, folklore, théâtre, pureté de l'idiome sont quelquefois plus puissants que des jacqueries. Sur les bords du Dniepr, ce qui était impossible en 1918 est admissible aujourd'hui : ce peuple s'est éduqué et a pris conscience qu'il est ukrainien. Les contre-révolutionnaires espèrent qu'à la moindre défaillance soviétique, il se soulèvera contre ce qu'en cachette on appelle une occupation rouge.

Le séparatisme ukrainien est difficilement acceptable à l'heure actuelle, en période des Quinquennaux. C'est pourquoi une unification à outrance se poursuit pour retarder une échéance qui paraît possible et pour en enrayer les effets lorsqu'elle se produira.

Moscou ne nie pas qu'il existe une question d'Ukraine, mais il la juge pour longtemps encore endormie. N'y a-t-il rien de plus inquiétant qu'une mine dormante?...

Plus dramatique peut-être est le sort de la Géorgie, du Caucase du Nord, de l'Azerbedjian. A la suite du plébiscite en 1918, près des quatre cinquièmes de la population se prononcèrent pour la rupture avec la Russie. Aussi celle-ci reconnut-elle, le 7 mai 1920,

(1) Extrait d'une étude très importante, intitulée « U. R. S. S., puissance d'Asie », qui paraîtra prochainement dans *Le Document*, aux Editions Denoël et Seetle.

la souveraineté de ces peuples. Il n'empêche que l'occupation militaire rouge instaura la dictature du Kremlin, que de sanglantes insurrections eurent lieu à Erivan en Arménie, à Tiflis en Géorgie.

Staline, qui est Géorgien, n'hésita pas, pour faire triompher la doctrine d'Union, à faire déporter et exécuter ses amis d'enfance, des parents même, devenus insurgés. C'est que lui connaît justement l'histoire de son pays et sait que celui-ci n'est pas mûr pour une indépendance que les Turcs et les tsars avaient jusqu'ici fortement réduite. Mais l'immense effort économique que les Soviets ont fourni dans les Républiques d'Arménie, de Géorgie, d'Azerbeïdjan s'efface de la reconnaissance des habitants devant un nationalisme qui s'est affermi des persécutions. Lorsqu'on sort des villes — qui, elles, pratiquent un socialisme bénin — on sent que l'âme de Chamyl, le héros légendaire des gorges caucasiennes, s'incarnerait à la moindre étincelle dans tout homme en âge de tenir un fusil.

Mais les républiques du Caucase, c'est le pétrole!... Il n'est certes pas besoin de commenter cette constatation...

Colonies aussi que ces minuscules républiques telles que celle des Finnois Tcheremisses, insinuée entre celle des Tartares et des Tchouvaches, la République des Allemands de la Volga et les colonies autonomes israélites de Birobidjan, sur l'Amour. On ne sait si, pour mieux régner, le Parti veut sédimenter le mélange des peuples de Russie, soucieux de n'agir que sur des milieux ethniquement purs, ou s'il veut compartimenter les nationalités pour, au besoin, les opposer.

Colonie également que le pays khazar, à l'embouchure de la Volga :

— Là, me dira une jeune commissaire criméenne, il a fallu tolérer la persistance du judaïsme. Au VIII^e siècle, cette religion fut adoptée comme nationale par notre Khan Bular, après une controverse de plusieurs années entre moines, rabbins et imans réunis en vue d'éclairer son choix. Juifs, nous avons été guerriers et avons délivré le pays tartare, Juifs nous resterons!

C'est que le peuple khazar est une minorité ethnique non négligeable : il s'enorgueillit, en effet, d'une victoire sur les Arabes qui enraya la pénétration islamique dans le monde slave, tout comme Charles-Martel sauva la culture gallo-latine à Poitiers.

Peu de chose donnerait à ces peuples l'illusion de la liberté qu'ils réclament, ne serait-ce que la procédure à suivre pour bénéficier des droits solennellement reconnus par la Constitution. Mais justement, ce peu, le Kremlin n'a guère la possibilité de le concéder sans ébranler la dictature du Parti. Moscou ne peut-il donc accepter un compromis qui arrête dans leur exode les fuyards du Dniester, du Zbroutch et de l'Araxe? Aux peuples qui tournent leurs regards vers les Soviets, dans l'espoir d'y trouver quelque aide morale ou matérielle pour la réalisation de leur idéal de liberté, ne peut-on pas exposer le fonctionnement de la Serrure du paradis soviétique, non seulement pour y entrer, mais aussi pour en sortir?

C'est qu'au-dessus du Parti, du léninisme, des Quinquennaux, il y a la grande Russie, il y a l'unité qu'ont sans ménagement forgée les tsars, il y a l'Asie qui n'acceptera de suivre qu'un bloc ayant fait ses preuves de cohésion. Pour saisir dans toute leur ampleur les voies de l'U. R. S. S., il faut aller au Turkestan, en Urianhai.

* * *

C'est sans autorisation des Affaires étrangères, sans avis du Kremlin, que j'ai fait route vers des régions limitrophes si défendues que pratiquement elles sont interdites. Ainsi je suis allé au Kasackstan, ainsi plus tard j'ai pénétré en Mongolie par un chemin inhabituel aux touristes et même aux hommes d'affaires.

Ce n'est pas le pittoresque que je suis venu chercher au Kasackstan, cette partie sud-orientale du Turkestan russe. On est pourtant

au pays des « Mille et une Nuits ». A chaque pas, on rencontre un sultan Mahmoud déchu mais plein de majesté, des femmes en bottes, sanglées dans un caftan de velours cramoisé, des filles dont le voile avive la malice du regard. Une symphonie de couleurs vives, la diversité des costumes, la nonchalance des patios où chantent des eaux courantes, les arbres chargés de fruits, le chaud désordre des bazars, la politesse innée des gens, l'ombre des arcades, les bazars où — ô miracle! — on trouve des vivres en abondance, tout vous arrête. La nature elle-même se met de la fête pour vous engager au renoncement de comprendre et d'agir : le désert, le vrai désert avec des dunes sahariennes, la hamada pierreuse, les oasis de verdure, les hauts sommets enneigés et enfin le soleil, le Roi. Mais il faut avoir le courage de s'arracher au charme des paysages, des ciels voluptueux, des murailles de céramique, admirables tapis verts et bleus que ne sont pas arrivées à détruire la méchanceté et l'incurie des hommes. Un seul élément est à surprendre : la nouvelle âme du pays kasack. Bien que ces âmes orientales soient peu perméables, que la liberté ne soit guère plus qu'ailleurs un simple mot, les langues sont plus déliées, l'étranger perçoit mieux.

Dans ces républiques du Sud point d'usines géantes, de villes-champignons, de parcs de culture, pas de prolétariat ouvrier — ou si peu qu'on ne peut encore en parler qu'au titre du troisième Quinquennal. Mais un bloc qui paraît irréductible, qui aime le repos plus que tout, le paysan, l'artisan, tout un menu peuple courtois qui vit comme au temps de Tamerlan. Pourtant on veut le faire penser à la manière soviétique et c'est là qu'éclate le génie de la russification. Ni assimilation, ni indépendance; un adroit dosage de nationalisme renaissant et d'entraînement dans l'orbite collectivité. Un Orient qui se laisse peu à peu recouvrir du sédiment occidental tout en prenant conscience de son homogénéité et de sa force aveugle.

* * *

Du Syr Daria aux monts Tien Chan qui limitent le Turkestan chinois, sur un territoire grand comme quatre fois et demie la France, désert troué de lacs amers et propre aux grandes galopades, vivent sept millions de ces Kasacks que les Russes appellent Kirghizes, les premiers visages jaunes. D'abord ralliés à l'opposition de Koltchack, ils se tournèrent vers les Soviets lorsque ceux-ci leur reconnurent un caractère national qui de tout temps avait été bridé par les tsars. En 1925, une république se détacha de la fédération du Turkestan : le Kasackstan; une ville se proclama capitale : Alma Ata.

Ils n'ont pas abandonné la vie de la yourte — leur tente de feutre — ces nomades, et ils suivent toujours leurs troupeaux à mesure que ceux-ci tondent l'herbe rase. Mais on est arrivé à fixer dans des villes d'hiver en briques, à attirer au labourage ces cavaliers qui méprisaient toits et emblavures. Sur les conseils de Moscou et sous l'impulsion d'un conseil de commissaires kasacks, la socialisation a joué, les pâturages sont devenus communs à chaque tribu, des champs se sont unis en kolkhoses.

Naturellement, là aussi sévissent les banderoles rouges de Staline et les haut-parleurs et les tribunes de harangue. Mais la bonhomie pouilleuse qui règle la vie semble transformer l'obsession quinquennale en une aimable fête des yeux et des oreilles. Rien de moins soviétique au fond qu'un Kasack, un Ousbeck, un Tadjik. Point d'odieux capitalisme à réduire, mais la douce inertie séculaire qui n'étouffe pas complètement un sang guerrier. Il a fallu une misère persistante, l'appauvrissement des troupeaux et la quasi-famine pour que ces Turcomans, qui se contentent de peu, acceptent d'aller travailler par soixante degrés de froid aux terrassements de Kouznietsk et de Magnitogorsk. Combien ils semblent empruntés avec leur pelle, ces pauvres cavaliers démontés qui

autrefois ne pouvaient faire dix mètres à pied! Et quels coups de faux ont donnés le typhus, la dysenterie et la variole!

Ceux qui sont restés aux pays ont accepté sans trop de résistance une certaine collectivisation : 30 % des terres et 15 % des troupeaux sont socialisés. Ce chiffre important peut s'expliquer par le don qu'a fait Moscou de sommes considérables allouées aux nouveaux kolkhoses; mais les rendements agricoles ne suivent pas le rythme de la collectivisation et restent encore bien faibles. Plus dans le kolkhose turkmène que partout ailleurs, l'ouvrier agricole compte sur le coup de bêche de son camarade.

Comme en Russie, les Soviétiques ont été aidés par la jeunesse. On ne peut mieux comparer les jeunes Kasaks qu'aux jeunes Tunisiens dans l'âme desquels l'occidentalisme nouveau se heurte avec arrogance à l'Orient millénaire. Au premier appel communiste, à la fois fanatiques de nouveauté et ignorants, ils se sont dressés contre leurs familles attachées à la nonchalance du passé et ont commencé par répudier presque complètement l'islamisme de leurs pères. Ils servaient ainsi Staline qui pouvait tout redouter de cette religion particulièrement propre à étayer un irrédentisme naissant. Néanmoins, cette jeunesse cherche sa voie et se tourne parfois avec violence contre Moscou, déjà ingrate et impatiente. L'indépendance monte vite à la tête de ceux qui ne la conquièrent point lentement. De la charrue à âne ce n'est pas sans heurt qu'on passe au tracteur à cinq socs.

Si, pour l'instant, les Soviétiques n'ont en fait de géants que créé une usine de plomb à Tchikent, des combinats à Altaïsk et Aktioubinsk, le barrage du Vach, s'ils n'ont que développé la petite industrie (huileries, filatures) et encouragé la coopération artisanale, s'ils n'ont fait que reconnaître les ressources naturelles immenses, ils ont pourtant entrepris de grandes choses. Il faut reconnaître qu'ils en ont réalisé d'assez belles.

Avec l'appât d'un pain assuré, ils ont levé une armée de terrassiers pour damer les routes indispensables à une répartition équitable des récoltes; ils ont lancé le Turksib dans le désert — voie assez mal établie et en réalité beaucoup moins impressionnante qu'au cinéma. Ils ont tiré l'an dernier plus de trois cent mille tonnes de naphte du Tadjikistan. Ils ont lutté contre des sables indomptables, contre la pierraille qui remonte des terres labourées, contre la sécheresse, contre la nature plus encore que contre un individualisme tenace. A coups de canaux d'irrigation, ils guerroyaient sans relâche contre le désert : ils gagnent la bataille de l'eau. Ils préparent la victoire du coton : un million et demi d'hectares sont en production, qui seront doublés en 1937 et suffiront à la consommation de l'U. R. S. S. tout entière, arrachant ainsi définitivement le marché des cotonnades aux ouvriers étrangers. Et n'oublions pas non plus le tau-sagis à caoutchouc, le mûrier à soie et la reconstitution scientifique d'un cheptel décimé par les grands féodaux eux-mêmes. Un effort parallèle est poursuivi au Kirghizistan, en Ouzbeckistan, au Turkménistan et dans le Tadjikistan.

L'instruction professionnelle, les établissements médicaux, l'urbanisme sont l'objet de tous les soins. Une culture, nationale de forme et socialiste de structure, a modifié les esprits eux-mêmes. Grâce à de nombreuses écoles, en moyenne près de la moitié des gens savent lire et le caractère latin a été adopté pour les études. On peut dire qu'il y a maintenant moins de différence entre un Russe de l'Oural et l'indigène d'aujourd'hui qu'entre ce dernier et son père. La paix est survenue entre les différentes républiques : il ne reste plus qu'une émulation économique dirigée, où l'Ouzbeck prend la tête.

Le Russe, dont l'indigène apprécie les qualités d'organisation qui le déchargent des soucis des grandes conceptions, qui, en un mot, travaille, le Russe ne se fonde cependant pas dans l'élément autochtone. Tout au plus s'il s'y superpose. Sa foi dans les grandes idées, son amour subit pour la machine et jusqu'à son standard de vie

qui, s'il est inférieur au minimum de confort des Européens, est encore très supérieur à ce qu'exige un Tadjik, ou Ouzbeck, un Kazack, tout cela lui crée bien la place qu'il réclame : celle du berger surveillant le troupeau du haut de la colline. A la population il laisse ses chefs, éduqués, contrôlés dirigés par lui.

Pourtant, bien que des chefs indigènes tels qu'Issaev, président du Kazacstan, Faysullah, président de l'Ouzbeckistan, Issa Oghly, président du Turkménistan soient orientés par Moscou, ils n'en manifestent pas moins une grande indépendance de langage. Ils reprochent aux Russes leur infiltration excessive dans le pays et l'accaparement systématique qu'ils pratiquent de tous les postes importants. Ils se plaignent du bluff et de l'incompétence qui président à la mécanisation de l'agriculture. Ils protestent contre les bas salaires octroyés au prolétariat local. Ils dénoncent aussi, plus ou moins ouvertement, l'oppression rigoureuse qui envoie au poste de nombreux « baï », ces bourgeois féodaux qui jusqu'ici constituaient l'armature sociale des pays turkmènes et qui sont obligés de se réfugier dans les montagnes, devenant ainsi « basmat-chisk » — insurgés anti-Grands-Russiens. Au Kirghizistan, toutes les publications sont anti-bolchevistes. Au Tadjikistan, en 1932, Staline stigmatise « un échec honteux » du coton qu'il faut faire remonter au nationalisme tadjik.

Rien ne pourra cependant desserrer l'étreinte de Moscou. C'est, en effet, une politique coloniale plus russe encore que socialiste qui est en cause. Comme en Ukraine, comme en Caucase, si la Constitution soviétique admet le droit des peuples associés de se retirer librement de l'Union il est bien évident que ce ne sont là que des mots. Il ne peut même être question de fédération lorsqu'on considère le déséquilibre qui existe entre l'énorme Russie et les républiques adhérentes dont — l'Ukraine à part — la plus importante compte au plus sept millions d'habitants.

Une Union serait admissible : celle des peuples du Turkestan. Mais leurs jalousies respectives ne tarderaient pas à renaître comme par le passé et briseraient vite toute entente. Moscou le sait bien qui peut ainsi négliger les oppositions locales et poursuivre une politique d'extension russe.

Le contrepois de la pondération turco-mongole est obscurément indispensable à l'idéalisme slave. Au-dessus de toutes les questions économiques et sociales, de marchés à s'assurer, de réserves naturelles à contrôler, il n'y a en vérité qu'un but en vue, à la colonisation de cent petites minorités ethniques par cent dix millions de Russes. Gagner, conquérir, puis asservir l'Asie pour s'en servir.

MAURICE PERCHERON.

En quelques lignes...

Une femme en deuil

Le temps pressait. Il fallut annoncer assez brusquement à la reine Marie que le compagnon qu'elle s'en allait rejoindre sur la terre étrangère venait d'être frappé à mort. Elle ne demanda qu'une chose : qu'on accélérât la vitesse du train. Et il ne lui resta pour scander sa stupeur douloureuse que le bruit précipité des roues.

Quand elle fut menée auprès de son mari, dans un banal salon de préfecture, et qu'elle revit le visage de celui qu'on lui avait brusquement enlevé, avec toute la lumière de sa vie, elle connut la seconde station de son calvaire.

Qu'on imagine l'abîme de détresse où se perd aujourd'hui cette

femme si tendre, si fragile et que le Roi entourait de tant d'affectueux ménagements! Il demandait à ses hôtes de ne point parler devant elle des événements politiques qui eussent pu l'effrayer. Il l'admirait d'ailleurs, autant qu'il l'aimait. Car elle était une compagne incomparable, en tous points digne de ce Roi-Preux. Comme lui, elle avait des états de service sur un champ de bataille. Alors qu'elle était encore la princesse Marioara de Roumanie, en dépit de son jeune âge, elle avait été pendant la guerre attachée à un hôpital où elle se dévoua sans ostentation. Elle fut toujours une amie sincère des petits et des souffrants. Ses enfants trouvent en elle comme une sœur aînée qui les comprend, qui les amuse et qui les aide.

« Cette mère admirable est de plus une parfaite petite Sœur des pauvres », disait d'elle son mari, lorsqu'elle rentrait au palais escortée de tout un cortège de malheureux cueillis en chemin.

C'est ici qu'apparaissent l'imbécillité et l'injustice qui armèrent le bras prétendument vengeur des assassins. La balle a frappé, par le plus terrible ricochet, l'âme d'une femme qui n'a jamais songé qu'à faire le bien, qu'à secourir les classes les moins privilégiées.

Mais on pourrait citer autant de traits de son esprit brillant que de son cœur. La reine Marioara a hérité de sa mère, la reine Marie de Roumanie, une vive sensibilité littéraire, un goût prononcé pour les lettres et les arts. Elle a partagé la passion du roi Alexandre pour les livres. Et pour tout ce qui enrichissait leur vie intérieure commune.

Tout cela lui reste et aussi de merveilleux souvenirs de tendresse, d'harmonie, de beauté avec lesquels elle fera — on n'en peut douter — des espoirs pour son peuple et de la force pour ses enfants.

L'enfant-roi

Ses enfants! Une image émouvante domine les photographies sanglantes reproduites par les journaux. C'est le portrait de l'enfant-roi.

« Il est pondéré, souvent silencieux, plein de gravité et de conscience, comme son père », disait la Reine, un jour de l'été dernier.

Elle ne savait pas que ce collégien au charmant sourire, qui jouait au cricket sur un ground anglais tandis qu'on assassinait le Roi, porterait si jeune le poids d'un royal destin.

Les reporters nous content les acclamations frénétiques, l'enthousiasme qui accueillirent le petit Roi quand il débarqua sur le sol de son pays. Mais a-t-on songé à toute l'abnégation qu'il y avait, dans le geste de cette mère en deuil poussant doucement son fils devant elle, vers la foule, le mettant, malgré la tendresse et les angoisses de son cœur maternel, face à face avec la violence des hommes?

Et ce n'est pas seulement de conduire elle-même son enfant à l'école du courage qui meurtrira la mère. Le plus cruel, peut-être, sera d'accepter pour lui, avec la couronne, cette vie nouvelle qui effacera prématurément sur son visage de petit garçon l'allégresse des jeux, l'insouciance et toutes ces joies enfantines qui font le bonheur des mères.

Sur Raymond Poincaré

Il meurt, entouré de respect, à une heure où les destins semblent vouloir précipiter les catastrophes.

Parce qu'il avait la manie de se raconter dans les détails, on trouvera — on a déjà trouvé — bien des pailles dans l'acier. Mais qui pourrait se vanter de mettre ainsi, noir sur blanc, le journal, minute par minute, d'une longue carrière de vie publique? En

réalité, les Mémoires de Poincaré demeurent inattaquables par leur minutie même.

Il apportait, dans l'exercice de son mandat, cette fidélité du juriste aux formules. C'est là un trait de race paysanne. Et ce grand bourgeois de Lorraine ressemblait, plus qu'on ne l'a cru, au poilu des tranchées. Avec sa casquette d'amiral, il indisposait, nous dit-on, les défenseurs de Verdun. Nous n'irons pas nous arrêter à ces incompatibilités puérides. Le Président fut un vrai Français de France parce qu'il professait le culte de la procédure. Héritier des légistes romains, il croyait, avec tout son peuple, qu'une signature sur papier timbré — et même sur papier libre — signifie un engagement d'honneur, loin de cette philosophie allemande du *Werden*, loin du romantisme qui voit les choses en devenir et les contrats en perpétuelle évolution, il a plaidé, dossiers en main, la primauté de « ce qui est écrit ». On songe à ces paysans qui, sur la route du chef-lieu, se rendent à l'étude du notaire. L'héritage pose devant eux la question de la terre. Mais cette question de la terre se rattache d'abord à un « papier ». Ce n'est pas pour rien que les quarante rois qui ont fait la nation s'entouraient des clercs de chancellerie. Le sceau sur un document, une griffe sous un traité : telle est, à travers les siècles, la position de la France. A cet égard, Raymond Poincaré est dans une tradition de paysans-légistes, de terriens-procéduriers.

Louis Barthou parmi ses livres

L'inventaire de sa « librairie » est une joie pour l'amateur. On ne réunira plus une collection aussi rare de romantiques. Barthou possédait l'édition princeps des *Méditations* (1820); il y avait fait encarter une lettre d'Elvire, un dessin de Prud'hon pour l'*Isolement*, une copie du *Lac* de la plume d'Anatole France. Les brouillons de *Jocelyn* voisinaient avec les volumes annotés et corrigés par Lamartine lui-même de la *Chute d'un ange*. Vigny est représenté par les manuscrits de *Stello*, de *Chatterton*, de *Servitude et Grandeur militaires*. Mais c'est Hugo qui occupe la place de choix. Publiera-t-on, un jour, ces dossiers où revit une tragédie domestique? Les lettres de Sainte-Beuve, les lettres à Juliette, une correspondance de Vigny, les papiers du général Hugo, des esquisses et fragments, des plans et des brouillons : c'est tout un trésor que les hugolâtres, en ces temps où leur idole est rudement malmenée, feuilleteront avec ferveur.

Il faut souhaiter que la Bibliothèque nationale hérite seule de Louis Barthou. C'est une grande pitié de disperser au feu des enchères publiques l'œuvre de patience et d'amour que constitue une bibliothèque comme celle-là.

De mortuis...

... Mais pour qu'on en dise du bien, rien que du bien, encore faut-il que leur cendre ne soit pas refroidie. Après quelques semaines, quelques mois, les thuriféraires ont remis leurs cassolettes. C'est le tour des censeurs. Pour les écrivains, la période s'ouvre du dénigrement sans pitié. On a souvent fait la remarque que les plus grands, les plus indiscutables traversent, au lendemain des funérailles, une sorte de crise d'opinion. Le temps, qui remet à leur place les hommes et les choses, finira bien par triompher de l'injustice. Mais il faut que la gloire littéraire subisse, au ciel changeant, une éclipse plus ou moins prolongée.

Dans le cas d'Anatole France, la jeune génération n'a pas attendu que fussent écoulés les délais rituels. De son vivant, le mandarin de la Béchellerie n'était même plus tabou pour son domestique. Jean-Jacques Brousson brodait malignement d'indiscrètes pantoufles. On faisait le pèlerinage, pour moquer, cruellement, ce vieux qui persistait. Aujourd'hui que dix ans ont passé, un enquê-

teur ouvre le robinet de fiel. — « Que pensez-vous d'Anatole France? » — Dans la pensée de tous les « moins de soixante ans » (car la jeunesse a des prolongements inattendus), cela veut dire qu'il faut en penser beaucoup de mal. Sévérité imméritée, ingratitude!

Certes, il manque à France, pour jouer les grands premiers rôles, tout ce que la sécheresse a dévoré du côté du cœur. On lui reproche à bon droit ses manies de collectionneur, l'artifice de sa phrase et le mensonge de ses paradoxes. Mais il a le mérite d'avoir fixé un état de la langue à un moment où les cacographes menaçaient de tout emporter. Son humanisme n'est pas de source; il respecte cependant la tradition du génie latin. Parnassien de stricte observance, le romancier de *Thaïs* et le poète de *Leuconoé* a cru à la vertu d'une prose, bien polie, d'un alexandrin harmonieux. On cherche en vain le souffle, c'est entendu. Combien de détracteurs insolents et péremptaires seraient capables d'écrire un conte à Jacques Tournebroke?...

L' « Histoire contemporaine »

Il y a le France des idées. Celui-là, on vous l'abandonne. Mais le procès que voudraient instruire les « jeunes » est surtout un procès en revision de gloire littéraire. C'est au contenant qu'ils en ont, à la prose francienne dont leurs aînés proclamaient qu'elle faisait songer au métal de Corinthe.

Sur le chapitre des idées, France — c'est bien simple — marchait à la remorque de son temps. L'Affaire Dreyfus (il s'agit de préciser, aujourd'hui que l'Affaire Stavisky réclame, à son tour, la majuscule) divisait en deux camps les Français qui ne s'aimaient plus. Or voici que toutes ces histoires, qui sentaient le ragot, prennent, à la faveur — si l'on peut dire! — des événements d'avant-hier, un regain d'intérêt, sinon d'actualité. Le lecteur de M. Bergeret comprend mieux cette passion du partisan, l'inquiétude des uns, les manœuvres des autres. Goethe a dit, quelque part, que les chefs-d'œuvre étaient toujours des ouvrages de circonstance. Il semble bien que la partie solide du roman francien restera sous la forme d'une chronique scandaleuse.

Nous avons nos scandales : on n'aperçoit point le chroniqueur. Les émeutes du 6 février ont suscité une littérature mercantile, pour lecteurs pressés. La concurrence du reportage et de la T. S. F., la multiplicité même des « nouvelles à sensation » font à l'historien de cabinet une concurrence redoutable. Il restera à nos petits-neveux les collections complètes des journaux, les albums des caricaturistes. Pour écrire l'histoire, c'est, à la fois, trop et trop peu.

Vieil Heidelberg

Par ordre des autorités du III^e Reich, la comédie sentimentale de l'étudiant qui flirte avec Gretchen disparaît du répertoire. Elle est jugée trop peu allemande, capable d'orienter la jeunesse des écoles sur la voie des affadissements.

Les amateurs de pittoresque verseront un pleur — un de plus! Car ils se ne résignaient pas à classer dans l'armoire aux souvenirs ce couple démodé de la romance au clair de lune. Ceux qui avaient connu l'Université allemande d'avant-guerre conservaient, au plus secret de leur cœur, une image et un espoir. Ils revoyaient ces assemblées joyeuses où la bière et le *lied* faisaient fort bon ménage. Ils espéraient encore que le Dr Goebbels ne tuerait pas tout entière la *Gemütlichkeit*.

La petite fleur bleue est bien morte. Gretchen n'a plus d'yeux que pour le brutal compagnon des S. A. Quant à l'étudiant, il lui faut passer le plus clair de ses vacances dans un camp de travail. Le soir venu, recru de fatigue, il s'endort sur une méchante pail-

lasse, au lieu d'accorder sa guitare. Vieil Heidelberg n'est plus qu'un chromo romantique et désuet, comme le frac jaune et bleu de Werther.

Manuels scolaires

On dit que les livres tiennent une place de choix dans nos souvenirs d'enfance. C'est vrai en ce qui concerne les beaux volumes dorés sur la tranche et qui nous introduisaient dans le paradis des histoires et le palais des merveilles.

Mais qui songe encore avec plaisir aux manuels sans joie et sans lumière avec lesquels on nous enseignait le rudiment?

Aux pages de notre abécédaire nous trouvions, en regard des lettres mortes, des dessins si mornes que notre jeune imagination ne parvenait même pas à leur prêter vie.

Le pâle recueil qui nous servait ensuite à assembler des syllabes, puis des mots, ne savait nous donner aucune idée de la musique des phrases et de leur étrange pouvoir d'incantation. Cela n'avait pas le moindre rapport avec les contes qu'on nous lisait, à la tombée du jour, quand les choses et la vie et nous-mêmes entrions dans le mystère de la nuit.

La lecture et l'écriture eussent pu nous apparaître, à travers des livres bien faits, comme le miraculeux « Sésame » qui nous ouvrait tous les mondes et l'infini. Mais les répétitions monotones du babebibobu et de pa-pa-fu-me-la-pipe n'avaient même pas sur nous de pouvoir magique. Le manuel était ennuyeux et en dehors de nos rêves.

Plus tard, notre goût de l'aventure n'a rien pu découvrir dans les atlas aux couleurs fades et les cartographies aux diagrammes calculés.

L'histoire elle-même racontée par des pédagogues moroses ne nous intéressait ni aux fracas des batailles, ni aux gestes des héros, ni à nos destinées. Les faits du passé n'avaient plus que le visage rébarbatif des pensums infligés aux élèves qui n'avaient pas retenu les dates.

Et l'on nous accordait enfin, comme une insigne faveur réservée aux parvenus de la grande classe, cette série de « morceaux » mal choisis qu'on appelait « Anthologie ». On la lisait pendant la classe de grammaire. En secret. Car l'heure du français ne nous apportait pas la révélation attendue sur la beauté vivante de la littérature. On nous dit que l'enseignement a, depuis lors, fortement progressé. Nous voulons bien en convenir. Mais pourquoi nos enfants ont-ils des manuels qui sont, à peu de chose près, aussi pauvres, aussi mal conçus que ceux dont nous n'avons qu'un souvenir lamentable?

Manuels italiens

Nous avons précisément sous les yeux des manuels scolaires italiens. Ce sont des merveilles de bon goût, de rédaction, d'illustration. Ils doivent, inmanquablement, accrocher l'attention de l'enfant, l'initier sans peine, par leur caractère fascinant, à la science des mots et des choses. Chemin faisant, s'en dégage la signification spirituelle et morale. L'élève sait, à travers ces manuels, pourquoi il apprend et le prix de l'effort comme le prix du savoir. On ne peut s'étonner de la perfection de ces livres classiques quand on sait qu'ils ont été rédigés par des écrivains de l'Italie nouvelle. Les vieux inspecteurs de canton, les fonctionnaires arrivistes n'ont pas le droit, comme chez nous, de compter sur la passivité des écoliers et sur les intrigues de couloir pour faire danser leur ours aux pattes lourdes. C'est à des littérateurs de premier plan que l'on confie la rédaction des manuels de lecture et de littérature. C'est à des historiens de talent qu'on demande d'écrire l'histoire. Ce sont des géographes de métier qui sont chargés de

comprendre les atlas. A tous ces auteurs compétents on adjoint, comme collaborateurs, des artistes capables de comprendre les textes, leur signification pédagogique, et de les illustrer au mieux.

Dans ces livres plaisants Dieu a la place souveraine et rayonnante. En toutes choses, les jeunes Italiens sont tenus de se souvenir que l'Italie est catholique et se veut d'autant grande.

Mais quelle n'est pas notre honte d'ouvrir le manuel de lecture d'une des écoles officielles de Belgique (la Belgique ne serait-elle plus un Etat catholique?) et d'y voir les vers de La Fontaine :

*Petit poisson deviendra grand
Pourvu que Dieu lui prête vie*

devenir par l'athéisme stupide de je ne sais quel censeur :

*Petit poisson deviendra grand
Pourvu que l'on lui prête vie (sic).*

Ce vice impuni, la lecture...

Mais il paraît qu'on ne lit plus. Ceux qui ont voyagé pendant ces dernières vacances ont constaté que ni aux champs, ni à la plage, les livres n'étaient à l'honneur.

Dans les hôtels, les salles de lecture ont été transformées en salons de bridge. Et les veillées, on ne les passe plus avec les bons auteurs, mais avec l'as de pique et la dame de carreau.

De cet état de choses, écrivains et moralistes à bon droit se désolent. On songe à des remèdes et tout particulièrement à une croisade en faveur de la lecture. Des journées littéraires seraient organisées dans les villes où le souvenir d'un grand nom en fournirait le prétexte. Il y aurait, par exemple, une Journée Daudet à Nîmes, une Journée Vigny à Loches.

Des artistes-décorateurs seraient intéressés à la rénovation de ce meuble qui était, jadis, l'âme même du logis : la bibliothèque.

D'aucuns proposent qu'éditeurs et libraires constituent une caisse de propagande en faveur du livre. Il s'agirait de démontrer au public que la lecture est, en fin de compte, le moins onéreux des plaisirs.

Ce plaisir, toutefois, pour être de qualité, demanderait une initiation. Il ne faudrait pas qu'on lût mal et n'importe quoi parce que la mode serait de lire. Le snobisme, du reste, n'a que faire ici.

A notre sentiment, c'est à la jeunesse qu'il importe de s'adresser tout d'abord, pour lui donner non pas tant le goût du livre que le goût du beau livre, c'est-à-dire le goût de la mesure, le goût des proportions.

Sainte Jeanne en Angleterre

Il y a un siècle, on ne pouvait, sans humilier les Anglais, leur parler de Jeanne d'Arc. Aujourd'hui, ils regrettent de l'avoir brûlée et font, en toute occasion, amende honorable. Une église moderne a été dédiée à l'héroïne nationale aux environs de Farnborough, juste en face de l'ancienne résidence d'été des évêques anglicans de Winchester. Là séjourna, jadis, le cardinal Beaufort, qui joua dans le procès et la condamnation de Jeanne d'Arc un rôle assez sinistre. Shakespeare l'a imaginé, vieillissant dans cette espèce de château fort et hanté par d'épouvantables remords. La vérité de l'histoire est tout autre. Beaufort a survécu seize ans à la petite paysanne lorraine qui avait contrarié ses projets d'homme d'Etat anglais.

L'année même où il avait assisté au supplice, sur la place du Marché, à Rouen, il avait sacré, en l'église Notre-Dame de Paris, Henri IV roi de France. La cause anglaise, pourtant, ne triompha pas. Jeanne avait galvanisé son peuple.

L'homme d'église, retiré de la politique, eut toutefois une vieillesse paisible et pieuse. La Pucelle avait sans doute prié pour ses bourreaux!

Mais qu'eût pensé celui qui l'avait torturée et livrée au bûcher si on lui avait prédit que, sous les hautes fenêtres de Farnham, s'élèverait un jour une église dédiée à sainte Jeanne d'Arc?

La vraie charité

La vraie charité est tout en délicatesses et en nuances. Mais pour les éprouver et les mettre dans ce qu'elles donnent, il n'y a que les âmes de grande race. Nous y songions tandis qu'on nous racontait, l'autre jour, une anecdote sur l'abbé Mounier, le prêtre le plus populaire de la région bordelaise. Sur les quais il a fondé le *Foyer du marin*, une sorte de refuge accueillant où sont reçus, restaurés et réconfortés les marins de toute couleur. Au-dessus de la porte d'entrée on lit : « Si tu souffres, entre ici, on te consolera, sans te demander ta nationalité ou ta religion. »

Un jour, un des pensionnaires mit dans ses bagages un drap de lit. Le voleur fut surpris et on le conduisit à l'abbé qui lui dit avec sa bienveillance coutumière :

— Tu ne devais pas voler. Il te suffisait de me dire que tu avais besoin d'un drap de lit et je t'en aurais donné deux. Car, comment veux-tu blanchir ton drap quand il sera sale si tu n'en as pas un autre de rechange?

Et le prêtre de faire cadeau au marin malhonnête d'une paire de draps si neufs, si blancs qu'il ne pouvait manquer d'y vouloir assortir illico sa conscience et ses bonnes résolutions.

Mais cet épisode manque aux *Misérables* ou au *Paquebot Tenacity*...

Les idées politiques de Renan

Renan n'est plus en faveur dans les nouvelles générations. Historien, il participe au discrédit de l'école allemande, dont il fut l'introducteur en France; les savants d'aujourd'hui n'ont plus que du dédain pour son exégèse et sa méthode critique : « C'est un littérateur! » Ecrivain, son style ingénieux et aéré est aux antipodes de nos manières de sentir. Ce n'est plus aujourd'hui que l'on goûte les subtilités, les points d'orgue, les petites malices, les savantes et souriantes esquives qui font les frais de l'écriture renanienne. Il nous faut plus de carrure; l'ironie ne nous paraît plus un procédé de développement, mais une arme; nous avons perdu confiance dans la vertu des formules, et nous ne croyons plus qu'on puisse résoudre une difficulté en la couvrant d'un rideau de phrases harmonieuses.

Philosophe, Renan est de même déconsidéré, comme « peu sérieux »; c'est avec peine que nous nous représentons les immenses ravages qu'a pu faire dans les esprits cette espèce de négateur affectueux; les *Dialogues*, morceau brillant, se sont flétris comme la guirlande de Socrate, et le scepticisme dévot qui s'y étale avec des manières assez chattes nous mène au bord du haut-le-cœur. Ce n'est plus que dans l'histoire littéraire et dans l'histoire des idées que l'auteur de l'*Abbesse de Jouarre* nous paraît devoir tenir une certaine place : objet de mémoire, non de sympathie; le renanisme, attitude devant la vie, devant l'infini, devant la destinée humaine,

est aussi loin de nous que le jansénisme ou l'alexandrinisme. Renan demeure à nos yeux l'un des plus élégants écrivains du XIX^e siècle, inspirateur et conducteur d'une assez fâcheuse tournure de la sensibilité, promoteur d'un mouvement spirituel qui s'achève avec France et Gide au milieu de l'indifférence générale.

Parmi les divers personnages qui composent Renan, et dont on s'occupe donc de moins en moins de nos jours, le théoricien politique est peut-être le plus oublié. C'est que l'auteur de la *Vie de Jésus*, homme égoïste comme seuls peuvent l'être certains savants, espèce de jouisseur de la vie intellectuelle, se préoccupait fort peu, au fond, du problème de la cité. Ses mots les plus célèbres, et les plus caractéristiques, marquent fortement sa position à ce sujet : « Il fait bon vivre aux époques de décadence », et « la France se meurt : ne troublons pas son agonie », sonnent d'une manière odieuse aux oreilles modernes.

Nous ne pouvons souffrir cette façon de tirer son plaisir, fût-ce indirectement, des malheurs de son pays. Dans le cas de Renan politique il y a quelque chose de dur et de faisandé qui sent bien son époque; les Français de 1870-1890 eurent fréquemment ces sentiments tout ensemble raffinés et indifférents. Il y a dans cette attitude quelque chose d'un peu lâche. Les méditations que consacra Renan aux questions politiques sont empreintes d'une frivolité d'autant plus rebutante qu'elle est mieux masquée. Mais on lui trouve des excuses lorsqu'on songe à l'atmosphère de cette sinistre « fin de siècle », qui marcha dans les pirouettes, les mots fins et les vaines disputes vers un horizon de feu et de sang.

* * *

M. Marcel-Henri Jaspas s'est avisé de ressusciter Renan malgré toutes les difficultés d'une telle opération, tout spécialement Renan politique. Son livre *Ernest Renan et sa république* (Éditions Albert) se lit avec intérêt; au surplus habilement composé, écrit d'un style vif et sec. Mais il est difficile de souscrire à la thèse qu'on y trouve exposée : aussi bien quant à l'essentiel de la politique de Renan que quant à la valeur de divers éléments de cette politique.

D'ailleurs ne voit-on pas, dans une préface passablement astucieuse, M. Daniel Halévy démolir d'avance le livre de M. Jaspas? Ce jeune auteur, qui siège au Parlement — lorsque cette assemblée n'est pas jugée nuisible au salut public — y aurait-il acquis une naïveté peu compatible avec l'intelligence dont on le voit faire pourtant montre? Toujours est-il que dupe (quelque peu) de son préfacier, on le voit aussi tomber dans tous les pièges tendus par Renan, lesquels, on le sait, sont presque aussi nombreux que ses phrases. Rien ne plaisait davantage à cet habile vieillard que de mystifier son lecteur, en l'attirant dans les lacs d'une formule bien équivoque. Ces prestiges, déployés pour la défense de Renan, ont fini par égarer son apologiste. Juste retour des stratagèmes d'ici-bas!

Tout le monde le sait, il y a deux Renans politiques : celui de *l'Avenir de la Science*, celui de la *Réforme intellectuelle et morale*. M. Jaspas veut absolument réunir ces deux personnages en un seul, et ramener le Renan de 1872 au jeune homme inexpérimenté, idéologue et livresque de 1848. Cela paraît une entreprise bien vaine. Il y a un abîme entre l'éloge de la démocratie, les couplets sur la Révolution, l'acte de foi dans l'élection populaire qu'on trouve dans *l'Avenir de la Science* et la critique de la démocratie, la dénonciation de l'erreur jacobine, la méfiance envers le suffrage universel que présente la *Réforme intellectuelle et morale*. Ce n'est pas autre chose, ce n'est pas la même idée sous un nouvel aspect, c'est bel et bien le contraire, et Renan ne s'est jamais défendu de cette contradiction.

M. Jaspas le sent si bien, quoi qu'il en dise, qu'il tente d'attribuer

l'antidémocratie de la *Réforme* à un sentiment passager, né des désastres de 1870-1871. S'il en est ainsi, pourquoi le Renan qui a vu clair ne serait-il pas celui qui a fortement senti, à l'occasion d'une catastrophe, les réalités nationales, plutôt que le jeune utopiste de 1848? Je crois que l'époque de la *Réforme* fut, en effet, la seule où Ernest Renan apporta au problème politique autre chose qu'une attention lointaine et un esprit dédaigneux. Il avait fallu le choc de l'Année terrible pour transformer ce doux anarchiste en Français conscient et frémissant.

Et c'est alors seulement qu'on le voit tenir un langage qui engage, une attitude franche. *L'Avenir de la Science*, malgré de grandes beautés, demeure un livre puéril et confus; il y a cent fois plus de style, de pensée et de force dans la *Réforme intellectuelle et morale*, œuvre réactionnaire, ou « réagissante », pour employer la terminologie de Renan même. Malgré M. Jaspas, qui tire tant qu'il peut son auteur vers les bords du libéralisme politique, Renan est et demeure, dans sa bonne époque, un antidémocrate, un docteur de la contre-révolution. C'est dans la lignée Maistre-Bonald-Balzac-La Tour du Pin-Fustel de Coulanges-Maurras qu'il faudrait le ranger sans conteste si...

* * *

...Si jusque dans sa clairvoyance la plus insigne, Renan ne céda pas à la superstition scientiste, que M. Jaspas loue de toutes ses épithètes et qui est pourtant la plus plate, la plus néfaste, la plus démodée de toutes les erreurs dans lesquelles est tombé le « stupide dix-neuvième siècle ». Pour Renan, comme pour tant d'écrivains de son temps, la science était un bien en soi, indéfiniment et perpétuellement moralisateur; le problème social et politique se ramenait à une question d'instruction générale. Quand le peuple aurait participé dans une certaine mesure aux « lumières », tout s'arrangerait automatiquement; les élections seraient excellentes, le gouvernement judicieux, les affaires prospères, le bonheur et la paix s'étendraient sur le monde au milieu des embrassades et des feux de joie internationaux.

Cette idée paraît aujourd'hui des plus bouffonne, et nous ne pouvons plus supporter, sans une fureur amère, les gigantesques antithèses dont elle fut illustrée par Hugo. Nous savons à présent que l'instruction n'est pas nécessairement un bien : elle peut être payée d'un prix hors de proportion avec ses avantages; on peut se demander si la diminution excessive du nombre des illettrés — c'est-à-dire les progrès d'une civilisation scientifique et urbaine, bonne pour des citoyens conventionnels — n'a pas détruit les civilisations paysannes, ouvrières, provinciales, corporatives, peut-être plus profondes et plus riches, en tous cas plus harmonieuses et plus « sociales ». La science s'est avérée en même temps facteur de péril, de désordre et de sécheresse d'esprit tout autant que facteur de prospérité. Le progrès ne nous apparaît plus comme une ligne pure, mais comme un processus des plus complexes où jouent des éléments de barbarie aussi bien que des éléments de civilisation.

Renan n'a rien vu de tout cela, et c'est bien compréhensible. Il était encore trop tôt; la pratique effrénée de la science et de l'instruction n'avait pas encore dissipé les illusions de leurs tenants sans réserve. Puis la tournure du renanisme ne se prêtait pas aux points de vue modernes, moins influencés par le goût du plaisir que par le besoin d'action, moins oratoires et plus dynamiques.

Le libéralisme intellectuel, que M. Jaspas loue aussi Renan d'avoir défendu et défini, reste une attitude noble, mais les ceillères scientistes de Renan l'empêchaient d'en apercevoir les limites. Il ne voyait pas, ou ne voulait pas voir, que ce libéralisme n'est praticable que pour une petite quantité d'hommes, débarrassés par le travail des autres de tout souci matériel. Il faut avoir des

rentes pour être libéral, ce qui postule tout un édifice social fondé sur l'injustice et l'ignorance des masses — ou bien une société hiérarchisée et différenciée, à la manière de l'Ancien Régime.

Même dans ses propos les plus démagogiques, dont il fut prodigue à la fin de sa vie, Renan montrait son incompréhension de certaines formes de la vie spirituelle. « Cessez, écrivait-il, de voir en certains hommes des machines à fabriquer des souliers. Il ne faut pas que les préoccupations matérielles puissent annihiler la vie de l'esprit. » Comme s'il n'y avait pas d'autre vie de l'esprit que celle des penseurs aux mains blanches, et comme si la vie intérieure d'un fabricant de souliers ne pouvait pas être aussi riche, aussi nourrie que celle d'un professeur au Collège de France!

Si le culte aveugle de la science et la croyance au bienfait des lumières sont fort abandonnés aujourd'hui, quoi qu'en dise M. Marcel-H. Jaspard, la méconnaissance des réalités supérieures et des valeurs qualitatives se rencontre encore assez fréquemment, même chez les jeunes gens. L'un d'eux, auprès de qui l'on faisait état du château de Versailles, considéré comme un symbole du patrimoine spirituel, disait un jour en ma présence : « Je me fous du château de Versailles! », rangeant ainsi d'un mot ses idées, sa thèse, et jusqu'à sa personne, parmi les choses qui ne comptent pas.

ROBERT POULET.

Les origines du jansénisme hollandais

**La haine contre les réguliers et
les prétentions à l'archevêché.
Le beguinage de Delft.**

La hiérarchie s'était éteinte en Hollande, sous la réforme calviniste, dans la personne de Frédéric Schenk van Tautenburg, premier et dernier archevêque d'Utrecht (1561-1580).

En 1592, la « Mission hollandaise » fut fondée par Clément VIII à la demande d'un prêtre exilé à Rome, du nom de Smith, et confiée aux Jésuites, auxquels vinrent s'adjoindre dans la suite d'autres réguliers : Dominicains, Franciscains, Chanoines réguliers. Tous ceux-ci s'occupèrent activement à faire reprendre position au catholicisme qui, depuis l'ère des martyrs (1572-1592), était livré à la désolation.

Le premier vicair apostolique de la mission fut Sasbold Vosmeer. Désigné pour cette charge le 3 juin 1592, il fut nommé archevêque de Philippines *in partibus infidelium*, en 1602. Nous n'avons à noter qu'une chose de sa vie, c'est qu'il inaugure cette haine des réguliers qui sera une des caractéristiques du jansénisme hollandais. Son idée dominante était qu'il fallait combattre le développement des religieux en Hollande, créer, sur les ruines de leurs établissements, des pastorats séculiers et former un clergé national qui rendît son lustre à l'église d'Utrecht. Ayant été conféré au siège d'Ostende avec l'archiduc Albert pour négocier le rétablissement de l'archevêché d'Utrecht, il fut décrété de haute trahison par les États de Hollande et, proscrit, s'en alla vivre à Cologne (1602). Quoique son plan ne réussit pas, il ne s'en intitula pas moins archevêque de Philippines et d'Utrecht. Il mourut le

3 mai 1614. On dit qu'à son lit de mort il reconnut ses torts et les déplora amèrement (1).

Depuis son exil, Vosmeer avait pour conseiller et exécuteur de ses œuvres un certain Philippe Rovenius, prévôt d'Oldenzaal, qui présidait à Cologne un collège fondé pour former le clergé national hollandais, et dont Vosmeer avait fait son vicaire général. Le 11 octobre 1614, Rovenius succéda à Vosmeer, et fut consacré le 8 novembre 1620, sous le même titre que son prédécesseur.

Continuant la politique de ce dernier, Rovenius réussit à extirper du vicariat les trois quarts des réguliers. Il semble être le premier qui ait préparé le terrain au jansénisme en Hollande : il était lié avec Jansénius et on note une visite qu'il lui fit à Louvain en 1622; il figure en tête des docteurs qui approuvèrent l'*Augustinus*. D'ailleurs, avant que les relations avec les jansénistes français eussent implanté à demeure les doctrines erronées dans la mission hollandaise, plusieurs prêtres de ce pays étaient déjà plus ou moins infectés de ce baïanisme qui peut être appelé le père du jansénisme. Vosmeer lui-même avait été commensal et disciple de Michel Baïus. Avec la soumission et la mort de ce dernier (1589), ses erreurs n'étaient pas extirpées chez tous ses élèves. Un des plus enthousiastes d'entre eux était l'Amsterdamois Jacques Janson (Jansonius), longtemps président du Collège du Pape Adrien VI, à Louvain, et qui fut le maître de Jansénius avec Jacques Baïus, neveu de Michel. Jansénius lui-même avait été mis, en 1619, à la tête du Collège de Sainte-Pulchérie, érigé vers 1612 par Rovenius; or, un grand nombre de prêtres hollandais avaient étudié dans ces deux collèges.

Il appert des lettres saisies à Bruxelles dans les papiers de Quesnel après son arrestation, et publiées par ordre de l'archevêque de Malines (2), que Rovenius cherchait à se ménager un appui à Rome et à grandir sa position par le titre d'archevêque d'Utrecht. C'est dans ce dessein qu'il fit un voyage à Rome en 1623. Peine perdue : le Pape persista à exclure tout ce qui ressemblait à une église nationale et à maintenir les réguliers sous l'autorité immédiate de leurs supérieurs. Ceci n'empêcha pas Rovenius de s'affubler parfois du titre d'archevêque d'Utrecht. Ce titre, en effet, figure en quelques actes du vicaire : *archiepiscopus Philippensis et Ultrajectensis necnon et Hollandiae et Zelandiae vicarius apostolicus*. « Comme on s'en plaignait à Rome, son agent expliqua cette formule par une subtilité qui caractérise un parti destiné à devenir bientôt une secte », dit Dom Pitra (3). On avait tout bonnement oublié un double point! Il fallait lire : *archiepiscopus Philippensis : et Ultrajectensis necnon et Hollandiae et Zelandiae vicarius apostolicus!*

Sa déconvenue à Rome n'arrêta non plus Rovenius dans sa guerre contre les réguliers. A son retour d'Italie, il publia son manifeste dans un opuscule sur le régime des missions. Saint-Cyran, le fameux *alter ego* de Jansénius et ses amis accueillirent l'opuscule avec éclat. L'impression en fut confiée au même Saint-Cyran qui, avec son audace connue, dédia le livre au clergé de France, puis en fit une traduction qu'il mit sous le patronage de M. de Sponde, évêque de Pamiers.

Dom Pitra, qui a « mis la main, durant un mois, dans les sacs les plus secrets de la secte (4) », et parcouru la volumineuse correspondance de Rovenius, nous dit que toutes les pages en sont empreintes d'une amertume passionnée contre les prêtres les plus zélés de la Mission : il est en permanence l'accusateur public

(1) Dom PITRA, *La Hollande catholique*. Paris, Bibliothèque Nouvelle, 1850, p. 228.

(2) Dans la *Causa Quesnelliana sive Motivum juris pro procuratore curiae ecclesiasticae Mechliniensis, actore contra Patrem Paschasium Quesnel, Oratorii Berulliani in Gallia presbyterum, citatum fugitivum*. Bruxelles, 1704, in-4°.

(3) *Op. cit.*, p. 227.

(4) *Op. cit.*, p. 222.

de ses prêtres, remplit Rome de ses libelles, obsède la Propagande de ses plaintes.

En 1636, son ami Jansénius avait négocié à Madrid au sujet du rétablissement de l'archevêché d'Utrecht; en 1639, le clergé d'Utrecht et de Harlem signait pour le même motif une requête au roi d'Espagne, ce qui vint à la connaissance des États et valut à Rovenius un placard de bannissement. Lors du procès de bannissement, l'un des juges dit au secrétaire de Rovenius : « Votre Révérendissime s'est montré adversaire implacable des Jésuites, nous le savons, il est même leur ennemi autant que nous le sommes et il a travaillé de toutes ses forces à les expulser de ces provinces. » Le secrétaire ne sut que répondre.

Que Rovenius ait agi sous l'impulsion de Jansénius, Dom Pitra croit le pouvoir prouver par cette note qu'il trouva sur un exemplaire du testament de l'auteur de l'*Augustinus* :

L'an de N. S. 1638 (1), le 23 juillet, il a été résolu, par les révérends docteurs Fromond, Calenus et Lamaye, au sujet de l'édition des écrits du révérendissime susdit, qu'avant tout il fallait en traiter avec le très révérend archevêque de Philippes et le R. D. Catz, doyen de Harlem, pour s'assurer si on pouvait sûrement imprimer dans la Hollande.

Selon l'intention de l'auteur, l'ouvrage devra être dédié au Souverain Pontife, ce qui pourra être fait par le révérendissime archevêque de Philippes, s'il l'agrée, et, à son défaut, par le Dr Aequoy, neveu du T. R. défunt.

Le nombre de exemplaires à tirer sera laissé à la décision du révérendissime Rovenius et du Dr Catz...

« Je n'ai rien trouvé, continue Dom Pitra, qui me donne l'assurance que Rovenius fût définitivement l'auteur de la célèbre dédicace de l'*Augustinus*, qui fut supprimée par les éditeurs et que le prince de Condé découvrit si merveilleusement à la prise d'une ville flamande. Mais il me semble incontestable que Rovenius fut l'un des confidents les plus attitrés de Jansénius. La déférence de ses légataires universels pour ce personnage ne s'explique que par des relations antérieures très suivies et des recommandations spéciales du défunt. (2) »

Rovenius mourut le 11 octobre 1651. Sous Jacques de la Torre, son successeur, qui laissa respirer les réguliers et parut n'avoir pas d'amitiés jansénistes, le vicariat fut longtemps oublié. Sur la fin de sa vie, ce prélat tomba dans des absences mentales qui obligèrent la Propagande d'annuler tous les actes de ses cinq dernières années. Un acte de la troisième année avant sa mort, par lequel il constitue le conseil du vicariat, et dans lequel il s'engage, pour lui et pour ses successeurs, à ne concéder aucune paroisse aux réguliers, est probablement l'ouvrage de Neercassel, et l'on croit que la Torre n'eut point conscience de ce qu'on lui faisait signer.

Jacques de la Torre mourut le 16 septembre 1661. Son successeur, Baudouin Catz, qu'il ne faut pas confondre avec le janséniste avéré Jacques Catz, fut un homme vertueux, un prêtre pieux, zélé et savant. Il mourut le 18 mai 1663. Jean van Neercassel lui succéda.

Paru en 1640, l'*Augustinus* avait été condamné par Urbain VIII, dans la bulle *In eminenti*, datée du 6 mars 1642 et affichée au Latran le 19 juin 1643. Rovenius s'était soumis à cette bulle et le clergé de Hollande parut tout d'abord imiter son obéissance. Mais, sous le vicariat de Jean van Neercassel (1663-1686), le jansénisme se propagea sans entraves.

Un mot de biographie nous fera connaître le caractère du nouveau

vicar. Il naquit à Gorinchen, ville de la Hollande méridionale, en 1626. Ses pieux parents le mirent à l'école latine des Chanoines Croisiers de Sainte-Agathe, près de Cuijk. Plus tard, il étudia la philosophie à Louvain, au collège *Verker*.

Ses études philosophiques terminées, il entre à l'Oratoire de Paris, et, après son année de probation, est envoyé à Saumur pour y faire sa théologie. Habile théologien, il eut malheureusement des maîtres et des amis infectés des erreurs jansénistes. C'est Hoynck van Papendrecht, le consciencieux historien de l'église d'Utrecht qui dit cela, (1), mais, d'après de plus récents travaux, il semble bien prouvé que les Oratoriens ne pactisèrent pas avec le jansénisme de cette époque. « Leur résistance jusqu'en 1672, écrit M. l'abbé Pauthe, est un fait qui s'impose à tout homme de bonne foi... Des auteurs qui font loi en cette matière, les Pères Bougerel, Cloyseault, Ingold d'abord, puis les Pères Largent, Callement, Mgr Bougaud, le cardinal Perraud... ont établi que le jansénisme, après avoir été introduit dans la Congrégation par le Père Quesnel (1672), n'y avait éclaté que sous le généralat du Père Abel de Sainte-Marthe et ne s'y était propagé que sous les Pères de la Valette et de la Tour, ses successeurs immédiats (2). Si, en 1622, Rovenius et Jansénius décidèrent, dans leur rencontre à Louvain, de faire tout leur possible pour vivre dans la mission hollandaise les Oratoriens français, et si, quatre ans plus tard, Jansénius écrivait à Saint-Cyran qu'il serait bon de procurer aux Oratoriens « un lieu au milieu de l'Université, sans en dire la raison, afin de leur faire tomber entre les mains toute la jeunesse du pays avec le temps » (3), c'est qu'à cette époque les chefs de la secte tâchaient d'attirer l'Oratoire dans leurs filets afin d'avoir pour eux et contre les Jésuites une congrégation alors si puissante. C'est quand ils virent leurs offerts inutiles qu'ils se tournèrent vers Port-Royal.

Revenons à Neercassel. Vers 1652, il professe la théologie au Séminaire archiépiscopal de Malines, et au Collège Saint-Willibrord à Cologne, qui était le séminaire de la Mission hollandaise. De retour en Hollande, il devint le vicaire général de la Torre pour cette partie du pays qui constituait autrefois l'archevêché d'Utrecht. La Torre décédé, Baudouin Catz est promu au vicariat. Devenu son coadjuteur en 1662, Neercassel harcèle la Cour de Rome de ses instances pour obtenir qu'elle divise en deux le vicariat de Hollande (c'est-à-dire les anciens évêchés d'Utrecht et de Harlem), une partie restant à Catz, l'autre revenant à lui-même. Il fallait une raison pour justifier pareille demande. La voici : L'état dépendant de coadjuteur offre de grandes difficultés et, d'ailleurs, le gouvernement de la Mission est trop lourd pour un seul homme. Il fut débouté de sa demande. Devenu lui-même vicaire apostolique, sous le titre d'archevêque de Castorie (1663), il montre bien la valeur de sa raison : il ne parle plus de diviser le vicariat. Le gouvernement était si lourd ! et maintenant, il ne veut pas même de coadjuteur. Dès lors aussi, sous d'autres chefs, ses instances recommencent. Par exemple, Zacharie Mezius, le coadjuteur de Jacques de la Torre, avait écrit au Pape, sur son lit de mort, que ce qui causait tant de troubles dans le vicariat, c'étaient les ordinations que l'on faisait sans grave examen des sujets, que l'on admettait aux saints ordres des ignorants, des ambitieux, voire des gens indignes. Rome avait alors déterminé les règles à suivre concernant le nombre des ordinations, les qualités des sujets et le titre. Van Neercassel, qui connaît bien le mal dont s'est plaint Mezius, demande néanmoins avec instances qu'on le laisse plus libre sur ce point. Il supplie aussi qu'on lui donne les pouvoirs

(1) Kornelis Paulus HOYNCK VAN PAPENDRECHT, chanoine de Malines : *Historie der Utrechtsche Kerke*, Utrecht, 1740, qui nous a beaucoup servi (Cf., I, p. 31).

(2) Massillon, Paris, Lecoffre, 1908, p. 82.

(3) Lettre du 30 octobre 1626. Je souligne la petite incidente, qui a son poids.

(1) Dans l'édition de la *Hollande catholique* que j'ai en mains, il y a la date de 1688. C'est évidemment une coquille. Jansénius mourut en 1638 et la première édition de l'*Augustinus* parut en 1640.

(2) *Op. cit.*, p. 234.

d'un évêque diocésain. Mais Rome est sourde à toutes ses requêtes.

A l'égard des réguliers, Neercassel avait repris l'idée de Rovellius, l'avait imposée à la débile vieillesse de la Torre, et l'appliqua à son gré pendant vingt-quatre ans. Il y eut des prédications publiques contre les ordres religieux; des mesures administratives furent habilement concertées pour arriver à l'expulsion des réguliers: Neercassel ne s'en cachait pas et ne reculait devant aucune dureté pour arriver à ses fins. Des magistrats protestants se vantèrent d'avoir reçu de Neercassel l'avis de presser à la rigueur les placards de proscription. « Quant à Neercassel, continue Dom Pitra (1), il n'y a pas un seul de ses actes contre les réguliers qui ne trahisse une secrète cupidité... » Il jetait, en effet, un regard de convoitise sur les quatre-vingt-dix stations des Jésuites, sur ces belles églises des réguliers qui avaient conservé leur prééminence de splendeur.

En dépit de ces défauts de caractère, il faut reconnaître à Neercassel d'excellentes qualités: il maintient la discipline ecclésiastique, extirpe maints abus et visite fréquemment sa mission.

Doit-il être compté parmi les *ccryphos* du jansénisme? La question n'est pas aisée à élucider avec les données que nous possédons. En 1670, se trouvant à Rome pour rendre compte à Clément X de l'état de la religion en Hollande, il souscrivit solennellement et avec serment, au formulaire d'Alexandre VII. Mais, van Heussen, qui connaissait très bien le vicaire, prétend que ce dernier s'est servi, en signant, de la fameuse distinction du droit et du fait; le même van Heussen dit (2) que Neercassel était totalement livré au parti. Il est vrai que si van Heussen était en bonne place pour tout voir et tout savoir, il était lui-même un fanatique sectaire, et il a pu ne pas reculer devant un petit mensonge pour faire un panégyrique copieux de son patron. Migne (3) apporte un autre argument en faveur de Neercassel, c'est « qu'il n'adoptait pas la plupart de leurs opinions [des jansénistes], et qu'il était zélé au contraire pour des choses qui leur sont pour le moins indifférentes: comme on voit dans le traité du *Colle des Saints et de la Sainte Vierge* ». Néanmoins, dans ce traité, Migne l'ajoute, on trouve, dès la cinquième page, cette étrange proposition à laquelle les calvinistes eux-mêmes souscriraient: « Que nous ne devons rendre aux saints régnant dans le ciel que le même honneur que nous rendons aux justes vivants sur la terre (4) ». Et dans son *Amor poenitens* (5), on trouve quelques endroits favorables aux erreurs de Jansénius; c'est ce qui l'a fait censurer par Alexandre VII et défendre par un décret de la Sacrée Congrégation.

On pourrait, si elle est fondée, trouver une solution dans cette remarque de Migne (7. c., col. 685): « On assure qu'il a été longtemps très opposé à la secte, mais qu'une affaire où l'intérêt et l'ambition sont intervenus l'en ont rapproché. »

Quoi qu'il en soit des intentions de Neercassel, qui nous échappent, un fait est indubitable, c'est qu'il a, par des amitiés avec la cabale, ouvert toutes grandes les portes au jansénisme français, et l'on sait qu'il y eut, à cette époque, pas mal d'émigrés jansénistes qui pénétrèrent en Hollande. Il hébergea et protégea Arnauld, du Vaucel, ami d'Arnauld, Gerberon, qui fuyait aux poursuites de la maréchaussée de Louis XIV (1682), Quesnel, qui avait dû quitter l'Oratoire en 1684 et s'était réfugié à Bruxelles: bref,

toute la clique janséniste. Antoine Arnauld avait été banni de la Sorbonne le 18 février 1656 à cause de sa défense opiniâtre du jansénisme et des thèses qu'il défendait; dans la suite (1679), il avait quitté la France, craignant que le Roi ne mandat son arrestation à cause des assemblées nombreuses qui se tenaient chez lui. Réfugié d'abord à Bruxelles, il partit ensuite pour la Hollande (1682). Neercassel le reçut chez lui comme « un ange de Dieu » et lui donna un logement au béguinage de Delft, où Arnauld se cacha jusqu'en 1684, connu seulement de Neercassel et de quelques partisans du vicaire. « Dans cette maison, écrit le P. Albers, Arnauld reçut du vicaire les meilleurs étudiants en théologie pour travailler à leur formation, entre autres Pierre Codde, plus tard auteur du schisme, le célèbre Hugo van Heussen, van Erckel, plus tard secrétaire du chapitre métropolitain, et Foss, plus tard chanoine de Codde. On peut dire que le jansénisme hollandais a pris naissance au béguinage de Delft. (1). » Pour inoculer à ces étudiants ses pernicieuses doctrines, Arnauld n'eut pas à faire de grands efforts: déjà ces jeunes gens avaient eu à Louvain des maîtres infectés de jansénisme. Il paraît d'ailleurs que la vie du *Père Abbé* était très active en Hollande: Dom Pitra rapporte qu'il acheta et légua à Quesnel l'île entière de Noord-Strand. On tenta d'y fonder, « en dehors du ciel et de la terre, on ne sait quelle république rêvée à Bourg-Fontaine. Les Hollandais, plus pratiques, exploitèrent cette propriété, et en retirèrent chaque année des milliers de florins » (2).

En 1684, Neercassel soumit au jugement d'Arnauld son ouvrage *Amor Poenitens* (sans doute pour la seconde édition, qui fut faite en 1684, 2 volumes in-12). Le sectaire jugea qu'il y fallait rayer ces mots: *in Petri Cathedra Fidem esse indejicientem...*

Le 9 mars 1685 Neercassel écrivait à Quesnel, — qui, sorti de l'Oratoire l'année précédente, séjournait à Bruxelles, — lui mandant sa joie de l'avoir si près de la Hollande, parce qu'ainsi son savoir et sa doctrine seraient d'un grand profit pour lui et pour les siens. L'année suivante, le vicaire invite l'ex-oratorien à venir chez lui, et surtout lui recommande de ne pas s'y rendre en son absence, car il lui fâcherait beaucoup de ne le point voir. Quesnel n'en eut pas le temps: Neercassel mourut le 6 juin 1686 à Zwolle (Overysse), à soixante ans et dans la vingt-quatrième année de sa consécration.

JEAN D'ESCALETTÉ.

(A suivre.)

(1) ALBERS, S. J., *Manuel d'Histoire Ecclésiastique*, adapté du hollandais par René HEDDE, O. P., Gabalda, 1908, t. II, pp. 398-399.

(2) Dom PITRA, *op. cit.*, 248.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25, ou 17 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg	17 belgas
II. — Pour le Congo belge	25 belgas
III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Égypte, Mexique, Equateur	25 belgas
V. — Pour tous les autres pays	28 belgas

(1) *Op. cit.*, p. 247.

(2) *Batavia Sacra*, part. 2, p. 482.

(3) MIGNE, *Dictionnaire des Hérésies*, Paris 1853, colonne 684, t. 2^d, *Dictionnaire des Jansénistes*, à l'article « Neercassel ».

(4) *Tractatus quatuor de Sanctorum et praecipue B. V. Mariae cultu*. Ultrajecti, Arn. ab Eynden, 1675, in-8°. Voici le passage: « *Catholici colunt sanctos in coelo commorantes, eo modo quo colunt sanctos hic in terra exulantes.* »

(5) *Amor poenitens; sive libri duo de divini amoris ad poenitentiam necessitate, et recto clavium usu; cum appendice, in quo quorundam theologorum de remissione peccatorum nonnullae difficultates proponuntur*. Embricae, Jo. Arnoldus, 1683, in-8°.

En regardant tourner en rond le poisson rouge...

Tel est le sort fatal de tout livre prêté! J'avais prêté l'*Enlèvement sans clair de lune* : je cherche en vain ces « propos et amours de M. Théodore Decalandre » sur le rayon de ma bibliothèque où je range les livres de choix. J'en suis furieux et ravi. C'est que j'ai des amis sans scrupules, mais non sans goût. Il me plaît que quelqu'un ait commis ce savoureux larcin, cet autre enlèvement sans clair de lune. J'ai perdu un volume précieux; mais je connais la joie très délicate et passablement rare d'avoir semé, autour de moi, de la beauté.

Or il était déjà question, dans l'*Enlèvement*, d'un poisson rouge. Tristan Derème l'avait offert à son ami Francis Carco. Ou bien; c'est Carco qui l'offrit à Derème. Cette interversion des facteurs n'est de nulle importance pour notre propos. Le donateur, pour transporter son singulier présent, avait hélé un taxi de louage. On plaint le malheureux qui gagne, à la loterie, un éléphant. Parlez-moi du transport sur quatre roues d'un cyprin en bocal! Après bien des heurts et des transes, le poisson touche au gîte. Il sera l'ornement du cabinet de travail où le père de Bob et Bobette fait éclore, sur le trottoir, ses pierreuses. (Décidément, il me semble que le poisson rouge fut offert par Derème à Carco.) Et Tristan se réjouissait dans son cœur du symbole amical et muet des affinités électives. Jusqu'au jour où il apprit que ce polisson de Carco, avant de partir en vacances, sacrifiait, tous les étés, le poisson rouge. La cuisinière le mettait dans sa friture, ou le minet dans son assiette. Il serait toujours temps, à la rentrée d'octobre, d'acheter sur les quais le « remplaçant »... Mais il faut lire cette histoire d'amitié et de dol chez M. Théodore Decalandre.

Sous le signe du *Poisson rouge*, un nouveau Derème nous est né. Il est fait de feuilles détachées, comme une hottée au bois d'automne. Et c'est un émerveillement.

Le fantaisiste qu'est Derème se garde bien de sacrifier, dans les journaux où d'aventure on le prie, au goût du jour, à la mode de la petite semaine. Parce que les oiseaux, le chien, le droit de rire, le miel et les saisons, Clymène et le zéphire, parce que l'étoile et le ver ont droit de cité dans ses vers, qui sont des vers à la manière de la prose, Monsieur Tristan Derème, en sage, se propose, sur d'antiques sujets de faire (à moi, Chénier!)... Mais pour trouver la rime, il faudrait le plagier...

Derème est du Béarn. Monsieur Taine eût bâti là-dessus toute une théorie des milieux. Il suffit de mettre, au pêcheur à la ligne, un chapeau aux plus larges bords. Car nous sommes près des Pyrénées, et il fait un coquin de soleil!... Le Béarn, n'en déplaît au très peu chrétien Henri IV, n'est pas le paradis de toute gaillardise. Mais on y hume un air subtil, des parfums de *trà los montes*, de résines amères et de roses. Et il semble bien que la Fantaisie ait élu sa dernière cabane au penchant du coteau où siffle un pâtre brun. A preuve, Paul-Jean Toulet, né à Pau.

*Vous souvient-il de l'auberge
Et combien j'y fus galant?*

*De l'auberge dans les Landes
Je rêve — et voudrais revoir
L'hôtesse au sombre mouchoir
Et la glycine en guirlandes.*

Francis Jammes est un peu démodé. Quand j'étais jeune, nous aimions sa barbe de fleuve, ses révérences d'ours pataud et la façon qu'il avait de baptiser ses héroïnes. La fantaisie, c'est encore autre chose. Mais nous saurons gré au poète d'Orthez d'avoir fait reflourir (l'exploit est peu banal), d'avoir fait reflourir la petite fleur bleue entre les doigts de pied de ce facteur rural qui portait chaque jour messages amoureux.

Toulet est plus acide, plus vert, plus délicat. Il faisait en quatrains ses « contrerimes ». Avec la patience du berger qui taille des *santons* dans la moelle du sureau.

Tristan Derème n'a ni la bonhomie de l'un, ni la préciosité de l'autre. Il est le plus naturel des essayistes dans un genre qui défie toutes les lois de la nature, où les cornes de la lune se mettraient à danser si la lune avait des cornes et qu'une étoile pût passer entre les cornes de la lune. Laissez-moi la joie de vous citer quelques-uns de ces vers :

*La Jorgue et Franc-Nohain m'ont appris la province
Qui lit l'indicateur et joue aux dominos,
Tandis qu'illuminant les chemins vicinaux,
Glisse entre les pommiers la lune ronde, — ou mince;
Car la lune est changeante et la province point.
Ainsi tourne autour du vieux monde
Comme un songe amical la lune mince, — ou ronde;
Et n'est-ce pas elle qui point,
A l'instant que M. l'adjoint,
Pour regagner la paix d'un logis solitaire,
Entre le palmier jaunie et les ocubas verts,
Quitte au seuil du Café du Nouvel Univers
M. le Contrôleur et le clerk du notaire
Qui fera, dit son oncle, un mariage heureux?
Sa fiancée est maigre; il en est amoureux.
Remplissant leurs devoirs avec exactitude
Et l'oncle leur marquant quelque sollicitude,
Ils pourront acheter une petite étude
Et prendre du bonheur la paisible habitude.
Qu'une lune de miel brille longtemps sur eux!
O province tranquille et qui sait sa fortune
Ou l'ignore, ô bonheur! Ici, la même lune
S'attarde au ciel amer plein de songes flétris,
Et j'attends vainement qu'une comète luise,
Cependant qu'à Passy, dans l'ombre, j'improvise
Ces dix-neuf et sept vers pour oublier Paris.*

Voulez-vous me dire jusqu'où il faut remonter, dans les allées du Bois sacré, pour retrouver l'écho de ces « dix-neuf et sept vers »?... On va me citer, pêle-mêle, Marot et La Fontaine, le Musset de *Namouna* et le Verlaine des *Fêtes galantes*. Mais c'est bien là ce que je voulais vous faire dire et que d'illustres parrainages donnent à cette poésie de parfait nonchaloir la fleur et le parfum. Sans compter que Tristan Derème, paysan du Béarn, n'a, ni l'artifice du courtisan des Valois, ni les préoccupations moralisantes du fabuliste, ni l'impertinence d'Alfred, ni les fausses notes (sur le registre sentimental) de Lélian : rien qu'une simplicité rustique.

On le croirait du moins. Mais gare à la fausse bonhomie!

Tristan Derème, qui attrape les rimes comme les mouches, est le plus lettré des poètes. Certaines variations sur des thèmes connus supposent une mémoire outrageuse (outrageuse pour tous ceux qui ne manquent pas de lecture). Rappelons que Pierre Benoît, né lui aussi du côté des Landes, sait Victor Hugo par cœur — y compris les *Burgraves*! Pierre Benoît, *Diadumène*, la mémoire, les pièges à loups...? Hé, hé! Monsieur Taine aurait-il raison?... Faut-il admettre que le Béarn nourrit la fibre de malice?... Il y a aussi les billets du Vert-Galant!

Pour en revenir à notre humaniste qui n'a garde de s'ignorer, il n'est que d'emprunter les détours jolis de mille et un beaux vers. A voir tourner, en son bocal, le poisson rouge, c'est toute une anthologie à facettes — écailles d'or, écailles de pourpre — que nous relisons, que nous savourons. Encore s'agit-il de ne pas manquer, au passage, une cadence de du Bellay, la rime riche de Théodore de Banville. Tristan récite ses poètes sur l'ongle. Le jeu de pigeon-vole est un prétexte : voici Marmontel et Hugo, l'honnête Casimir (Delavigne) et le bon Théophile (Gautier), voici Baudelaire, La Fontaine, Virgile et, sur un air d'Ambroise Thomas, la touchante et pâle Ophélie. Il y a aussi le divertissement des nombres, qu'il faudrait bien placer sous les auspices de Pythagore. S'il pleut sur la tonnelle de l'auberge, à l'été, délaissiez les plaisirs faciles du billard russe. « Un numéro sort au hasard (il suffit d'un sac à loto), et le joueur qui est sur la sellette doit dire aussitôt un vers où se trouve le même nombre. » Ne jetez pas votre langue au chat. Tristan Derème serait capable de vous enseigner, sur l'heure, ce passage de Mardoche où figurent, pêle-mêle, 7 reines, 2 cardinaux, 19 évêques, 13 abbés, 500 prieurs, 61 chanoines, 14 archidiacres, 50 docteurs, 12 marquis, 310 chevaliers, 29 barons chrétiens et 6-vingts roturiers — et Henri VIII, Mesdames!

Ce n'est pas — évidemment — lecture de concierge. J'enrage tout vif quand une allusion m'échappe. Et je plains mon petit neveu qui ne lira plus les poètes et pour qui la *Verdure dorée* sera comme une romance sans paroles.

Dans un chapitre dont Louis Barthou a fourni l'épigraphe, Tristan Derème médite sur les songes de son pays. La méditation sur un songe! L'ombre de la fumée sur un mur!... Mais il se fait que le patoisant a longuement senti la poésie du langage de Béarn. Il sait que, pour le paysan dans sa *case* (sa maison), le mot *abita* signifie, à la fois, « allumer » et « donner la vie »; que le foyer évoque les dieux lares (*laré*); et que le dicton béarnais :

*Ceu agneri
Plouye en cami*

(Ciel en laine d'agneau — pluie en chemin) est bien plus sonore, plus changé de sens que « ciel moutonné n'est pas de longue durée ». J'ai noté, au passage, parmi ces souvenirs de Béarn, les quatre vers sur Bayonne :

*A Bayonne
Tout se donne
Mon ami, vous y venez?
Mais tout est déjà donné...*

C'est ce qu'on appelle, sur les degrés du Crédit Municipal, de l'anticipation poétique.

Il est doux de se laisser bercer au rythme heureux du *Poisson rouge*. Mais le poète que voici ne dédaigne pas de jouer au philologue. Il s'arrête à la musique des voyelles (*I-a-u... Ou-ou-u*), disserte sur l'H initiale d'Hernani (ou de Hernani). Ce qui prouve — et j'en suis fort aise — que la fantaisie et la facilité ne logent pas toujours sous le même bonnet.

L'art de Tristan Derème est la négation même de la facilité. Nous n'avons pas affaire à la comtesse de Noailles, laquelle avertissait ses amis qu'elle modulait, modulait, modulait... J'ai gardé souvenir d'un poème très subtil de la *Verdure dorée*. Je me le chante à moi-même, souvent, comme un apprenti fait ses gammes :

*Nous attendions des héroïnes
Qui dormissent sous des troènes
Ou tendissent sur des terrasses
Des lis verts et des branches rousses,*

*Et nous aurions chanté leurs lèvres
Avec leurs fièvres dans les livres,*

*Afin, défuntes nos jeunesses,
Postérité, que tu connusses*

*Les traits, les tresses, les détresses
Atroces de ces Béatrices.*

Ce Tristan Derème ne meurt pas. Il est fonctionnaire, nous dit-on. Mais le sous-préfet d'Alphonse Daudet tournait le petit vers en mâchonnant des violettes.

Pour vous consoler du malheur des temps, vous lirez le *Poisson rouge*.

Tristes temps, Tristan, tristes temps! Mais quand je dérime, Derème, tes proèmes sur un poème, c'est un sourire de printemps. Je songe qu'en Béarn fleuri, parmi le thym et les génisses, dans l'odeur du lait sur l'éclisse et des pipes de bois verni, tu fais tourner, tourner sans trêve, au doigt et à l'œil (un œil rond), le poisson rouge de tes rêves et les rêves de ton poisson.

FERNAND DESONAY,
Professeur à l'Université de Liège.

La Méditerranée

source de civilisation universelle⁽¹⁾

Que vous soyez du Nord ou de l'Est extrême, ne me tenez pas rigueur de l'hommage que je m'appête à rendre à des rivages qui me virent naître et près desquels ma famille a vécu durant des siècles. Soutenez, et vous aurez raison, que votre village est le plus beau du monde, mais accordez-moi, qu'ici, je ne veux humilier personne en rappelant les bienfaits dont nous sommes redevables au génie des peuples méditerranéens.

Et me voici, tout aussitôt, indécis. Par où commencer? Par qui commencer? Homère ou Virgile? Périclès ou Auguste? Les Pyramides ou Sainte-Sophie? La Bible ou l'Évangile? Les Croisades ou la découverte de l'Amérique? La Rome de Mussolini ou le miracle français de l'Algérie?

Car tout cela c'est la civilisation méditerranéenne : religion, rythme de la vie, visions de beauté, tout ce que nous aimons, tout ce qui donne leur prix aux vibrations de nos artères, tout ce qui élève l'homme au-dessus de sa misère, nous le tenons de cette sagesse millénaire accumulée entre les colonnes d'Hercule et le Bosphore. Sagesse point avare, libérale avec magnificence, qui s'est donnée à tous ceux qui l'ont sollicitée, qui a formé le Nouveau Monde et qui s'est répandue, comme les eaux fécondes du Nil, à travers les peuples les plus divers, les appelant tous à une même félicité morale.

Telle est cette Méditerranée dont l'ordre n'a d'égal que l'éblouissante variété de ses enfants. Mère de toutes les races, elle ne dédaigne personne : les Noirs et les Jaunes deviennent ses fils légitimes aussitôt qu'ils reconnaissent ses lois salvatrices. Malheur aux Blancs, plutôt, ses premiers-nés, s'ils sont parjures. Dès qu'ils effacent sa glorieuse image de l'idéal de leur nation, ils deviennent pires que des sauvages et sont livrés à la plus funeste folie.

Génie universel que le génie méditerranéen. Génie mystérieux, avant tout, c'est-à-dire intimement lié à la Puissance divine.

(1) Conférence donnée à la Société « Dante Alighieri », de Paris.

Qu'il s'agisse des philosophes grecs ou des prêtres de l'ancienne Égypte, les uns et les autres sont devenus des maîtres à penser pour la suite des hommes de tous les temps. L'étude des phénomènes physiques, l'art de sonder le cœur humain, tels qu'ils nous ont été légués par Athènes et par Memphis, furent la source de toute poésie et de toute science. Et dans cet élan vers la connaissance se devinait déjà la nature théologique de la Méditerranée, je veux dire la croyance en un Dieu unique. Qu'on le nomme Jéhovah, le Père éternel ou bien Allah, c'est toujours la plus haute expression de la divinité. C'est du bassin de la Méditerranée que le culte monothéiste est parti pour civiliser les continents : Jérusalem, Rome, le Coran, voilà la loi, voilà la foi universelles. Et nous pourrions aisément étendre à la Méditerranée tout entière ce que Pierre de Nolhac disait de l'Italie lors du bi-millénaire de Virgile :

Nous possédons son âme et nous servons ses dieux.

Avez-vous suffisamment réfléchi au fait historique qui rallie au juif, au chrétien, au musulman toute spiritualité universelle? Les Indes, la Chine, le Japon, tous les nationalismes et tous les racismes demeurent individualistes et solitaires dans leurs manifestations comme dans leur philosophie intime. La communauté humaine répugne à les admettre quels que soient leur raffinement et leur grandeur. Il y a chez eux un repliement égoïste à peu près inconnu de la pensée méditerranéenne qui, malgré ses mystères, aime la clarté accessible à tous.

Si nous voulions pousser l'analyse plus loin, nous trouverions, en dehors de toute explication dogmatique, dans le caractère méditerranéen du Catholicisme, la raison de son universalité qui dépasse celle du Judaïsme qu'il a absorbé, et celle du Mahométisme qui n'a pu se maintenir à un niveau supérieur. Qu'il nous suffise de relever que la plus universelle des religions est une religion issue de la Méditerranée.

Mais je suis pressé de quitter ce domaine qui n'est pas le mien : à le parcourir... sans soutane, je risquerais de commettre des hérésies!

Et, puisque nous avons commencé selon les plus pures traditions par rendre nos hommages à la Divinité, nous pouvons maintenant, la conscience tranquille, descendre vers l'homme et l'Humanisme.

Il me plaira de vous conduire sur les bords de la Méditerranée française, vers un poète dont les traces lumineuses vont en s'élargissant en rivières de feu. Vous l'avez reconnu, c'est Mistral. Il demeure une grande voix, la dernière qu'entendit l'Europe avant la catastrophe de 1914 qui bouleversa son destin et la rendit sourde au bruit des vagues et aveugle à leur écume.

Si je vous parle de lui, c'est parce qu'il appartient davantage à notre siècle qu'au sien. Mistral a été un grand isolé parmi les esprits du XIX^e siècle! Seul représentant authentique de la Méditerranée totale. Car le Siècle que Léon Daudet a qualifié de stupide n'a pas été méditerranéen et c'est peut-être là son plus profond malheur. Il fut le siècle du roman russe, de la philosophie allemande, de l'impérialisme anglo-saxon, du matérialisme américain, du péril jaune. Comment démêler dans ce chaos ce qui demeurerait universel? Il semble que de 1789 à 1914 l'esprit de la Renaissance se soit à la fois exaspéré et corrompu. L'homme a fini par ne plus croire qu'à la science, à sa science. Jamais son intelligence n'a été aussi aiguë, jamais non plus son cœur n'a été plus vide, ni plus désemparé.

Durant ce siècle, la Méditerranée elle-même se tait. Combien sa part est infime dans ce formidable remous! Considérez que durant ces cent années l'Islam s'écroule dans une lamentable décadence, que le Judaïsme trop longtemps comprimé s'est élancé sans brides à la conquête brutale des puissances terrestres, que la

Grèce ressuscite à peine, que l'Espagne n'a pas encore retrouvé la force de vivre, que l'Italie combat pour son unité, et que la France, la moins atteinte, est pourtant la vaincue de 1815 et de 1870. Le Romantisme lui-même qui imprègne alors l'Europe artistique et littéraire procède d'origines nordiques. Oui, la Méditerranée est bien absente de l'*Ottocento*. Mistral est seul à tenir le flambeau. Paris, d'ailleurs, ne le comprend pas. Pour comble de malchance, il lui est advenu la même disgrâce qu'à Goethe et à Shakespeare. Tous trois ont été mis à la portée du grand public par un musicien médiocre, honnête homme, certes, mais qui excellait à rapetisser le génie. Faust, Roméo et Juliette, Mireille, sont devenus des poupées de son entre les mains malhabiles de Gounod. Que ses mânes me le pardonnent, et ses admirateurs aussi, mais je range ce nom populaire parmi les iconoclastes de l'art!

C'est à Maillane, dans son village, que m'est apparu le véritable Mistral, aux fêtes inoubliables du centenaire. Il fut bien cet *homo mediterraneus* qui reprend lentement aujourd'hui son empire universel : Religion, Famille, Cité, État, et le cortège des arts. De la Grèce antique à l'heure où je vous parle, la leçon méditerranéenne n'a point varié. Les pieds solidement fixés sur la terre, les yeux dans l'azur, les mains actives et l'esprit baignant dans la lumière, telle me paraît l'attitude historique de l'équilibre méditerranéen. Chaque fois qu'il est réalisé, l'humanité célèbre une époque illustre; chaque fois qu'il est rompu, elle côtoie l'abîme.

Ces gestes millénaires ont été revécus et glorifiés par Mistral. Dans cette Provence, à la fois grecque, latine et gauloise, suffisamment sarrasine aussi, il symbolise, plus que quiconque, l'unité méditerranéenne; il contient, dans son génie heureux, l'essence de la civilisation universelle.

Que l'on cherche tant que l'on voudra : rien de noble, rien de stable, rien de permanent n'a été nulle part accompli toutes les fois que l'homme a dissocié les éléments de son bonheur. L'individu, dressé contre la famille, a fait faillite; toute société sans foi divine chavire, prise de vertige devant son néant; tout idéalisme qui ne s'appuie pas sur les fondements de la Cité s'abat misérablement; là où ne régnent point l'État, les libertés publiques succombent sous l'anarchie, et l'homme n'est qu'un animal s'il n'agrémentement son repos de la musique des dieux.

Tel est l'ordre méditerranéen retrouvé par Mistral. Nous n'avons pas le monopole de la civilisation, mais nous en détenons le secret et les peuples ne participent à cette civilisation que dans la mesure où ils relèvent de près ou de loin de cet ordre quasi éternel.

Heureux ceux qui ont pu le vivre sur nos bords fortunés! Les parcourir, c'est le retrouver partout : dans la baie la plus majestueuse comme au fond de l'anse la plus modeste. Il m'a été donné de le rencontrer, entre autres, en deux points extrêmes de la Méditerranée. J'ai recueilli le premier de ces souvenirs dans le volume, aussi imparfait que ce discours que j'ai consacré à divers paysages de la mer latine et que plusieurs d'entre vous connaissent déjà. Ils me permettront de reprendre ces notes dans leur texte original auquel je tiens par une faiblesse impardonnable d'auteur. Voici donc comment j'ai eu une sorte de vision synthétique de notre civilisation sur la grève d'une humble bourgade inconnue de l'Asie-Mineure :

« Je viens de parler des Italiens. Il y en avait deux cents à Boudroun commandés par un capitaine et dépendant du corps expéditionnaire de Rhodes. Ils vivaient comme frères avec la population. J'ai rarement vu occupation armée d'un pays, et surtout d'un pays musulman, exercée avec autant d'humanité. Extrême bienveillance envers tous, respect des autorités turques, des communautés chrétiennes, des us et coutumes; ajoutez-y des œuvres scolaires et de bienfaisance, des fêtes et des chansons!

Plutarque, qui fit l'éloge des grands colonisateurs romains, se trouverait ici en excellente compagnie, avec moins de rude austérité pourtant et une culture plus raffinée.

» Et tout d'abord ce fut une splendide idée pour des soldats latins que de choisir logis dans un vieux castel moyenâgeux, où Gènes et Venise avaient passé. Le château Saint-Pierre domine la pointe de Boudroun, et son belvédère s'ouvre sur le bel horizon égéen, vers cette admirable symphonie d'harmonies aériennes et maritimes qu'est la Méditerranée. Ce fut dans la grande salle du château que nous fûmes reçus comme « au temps jadis » après avoir franchi le pont-levis. Un groupe de jeunes officiers — Rome et Florence — nous firent le plus charmant accueil de franche camaraderie en un français si pur que nous eûmes honte de ne pouvoir répondre à leurs accents de bienvenue dans la langue du Dante.

» Le repas fut cordial, plantureux, délicat. Nos hôtes possédaient à ravir l'art divin de la conversation. Ce fut une délicieuse surprise et une aventure d'extrême bonheur que de nous entretenir ainsi, Français et Italiens, dans un château catholique, sur la terre d'Islam, vers la mer grecque. On parla tout naturellement d'Anatole France et de Pierre Loti, des merveilleuses résurrections latines de Louis Bertrand, de la *Vierge aux Rochers*, de Grasia Deledda, du *Je suis Romain*, de Maurras.

» Qu'on ne s'y méprenne point cependant. Je serais bien fâché qu'on lût dans ces lignes un plaidoyer banal en faveur des nations sœurs et autres balivernes officielles. Je veux simplement parler de cette communauté d'origine et de sentiments généreux qui devient une joie exquise lorsqu'elle est ressentie en dehors de toute préoccupation politique.

» Et puis ce château lui-même où nous sommes, avec sa « tour de France », sa « tour d'Angleterre », sa « tour d'Italie », ses fleurs de lys, ses léopards et ses croix de Malte ou de Savoie, n'est-il pas le saisissant symbole de nos communes origines européennes, de la belle époque de la société des nations chrétiennes, chef-d'œuvre réalisé dans les siècles dits « barbares », et dont l'Europe désemparée cherche en vain la formule sur les lèvres mensongères d'un rêveur puritain d'outre-Atlantique?

« Comme un latin se sent ici le fils aîné des États-Unis d'Europe, de cette merveilleuse communauté de peuples qu'un cataclysme a brisée, et qui, comme l'âge d'or après le désastre d'Eden, demeure toujours une charmante chimère pour soulager nos désillusions et notre isolement de modernes! »

* * *

Quant au second souvenir, c'est pour la première fois, depuis dix ans que je le reprends à votre intention. Je le conservais précieusement dans ma mémoire ayant une certaine pudeur à m'en dessaisir, mais ce soir me paraît enfin favorable à cette évocation.

C'était donc à Martigues, au pays de Charles Maurras, chez lui. Il avait réuni sur sa table du vin de Chypre, du vin de Chianti, du vin de Cassis : toute la Méditerranée resplendissait dans leurs flacons. Au dehors bruissait les cigales de juillet. Et nous étions plongés dans cette pénombre rayonnante qui est celle de l'heure chaude où l'on se défend contre le soleil mais non contre la lumière.

Il nous parla d'Hérodote, tandis qu'apparaissait, portée par sa fidèle servante Joséphine, la plus somptueuse, la plus voluptueuse des bouillabaises. Il rendait vivante l'heureuse angoisse des navigateurs phocéens qui, cherchant leur Ionie perdue, trouvèrent la Provence et la reconnurent comme une terre natale, tellement tous les coins de la Méditerranée sont frères. Je dois vous dire que Maurras soutient sérieusement que c'est à Martigues et non pas

à Marseille que débarquèrent les Grecs. Pour ma part, je restais neutre dans cette querelle de Méridionaux, mais je procurais une grande joie à Maurras en lui confirmant que si un paysage ressemble à celui de l'antique Phocée c'est bien celui de Martigues et non la baie de Marseille. Je garde soigneusement dans mes papiers un dessin du golfe de Smyrne et de Phocée que Maurras me fit tracer d'un crayon hésitant sur un bout de table de café, le lendemain de notre conversation. Je le vois encore, scrutant passionnément les points de repère qui justifiaient sa thèse. Je concluais de cette ardeur à l'une des marques de l'esprit méditerranéen : le culte de la Cité qui fut le culte suprême du monde, antique et que Maurras a repris avec une fougueuse tendresse. Cette visite de Martigues, en sa compagnie, fut une leçon historique et morale inoubliable.

Apparentée physiquement à Phocée et à Venise à la fois, Martigues est un résumé méditerranéen : c'est-à-dire l'aventure et le foyer.

L'aventure, c'est Gérard Tenque, enfant de Martigues, fondateur de l'Ordre des Moines hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, — l'aventure, c'est Ulysse, c'est Enée, ce sont les Scipions et les Césars, c'est l'épopée des Califes musulmans, c'est Christophe Colomb, c'est Bonaparte, ce sont Costes et Le Brix, c'est Italo Balbo et les « atlantici », c'est Charles Maurras lui-même qui nous dit textuellement : « J'ai une gueule d'arabe » et c'est son frère qui mourra médecin en Extrême-Orient.

Le foyer, c'est encore ce même Charles Maurras, s'exclamant à tout propos : *ma campagne, ma ville, mon église!* N'est-ce point là cette fidélité méditerranéenne qui ramène Ulysse à Ithaque, qui fait de Dante exilé le meilleur citoyen de Florence, qui fait revenir à Athènes les Grecs enrichis à Londres ou à New-York, et qui, pour les émigrés italiens installés outre-Atlantique, demeure une frémissante espérance?

Car, le Méditerranéen n'emporte pas ses dieux avec lui, comme l'Anglo-Saxon. Il ne s'éloigne qu'à regret du *Chemin de Paradis*, et y retourne avec ivresse aussitôt qu'il le peut. Aventurier sans pareil, le Méditerranéen n'oublie jamais le doux paysage de cyprès et de roses. Plus que quiconque, il se sent déraciné, plus que quiconque il aime son village mieux que le village voisin. De cet amour autant que des nécessités sociales sont nées les lois de la Cité exaltées par Maurras, et devant les deux platanes qui s'élèvent à l'entrée de sa maison se sont élevés dans ma mémoire ces quatre vers du citoyen-poète :

*Quand l'art sublime se repose
L'âme conçoit sa royauté
Et la consacre et la dépose
Au fondement de la cité.*

C'est encore chez Maurras que j'ai trouvé la plus belle expression de ce goût de la vie inhérent aux Méditerranéens. Il nous parlait de Léon Daudet, et voici, précieusement transcrite, l'envolée poétique : « L'univers renaît chaque matin dans ses yeux avec toute la fraîcheur de sa jeunesse première. » Claire image de l'optimisme qui jamais ne désespère de voir se lever le jour éblouissant et qui, avant toute chose, a soif de lumière. Il est un fait indéniable : l'homme de la Méditerranée jouit plus que quiconque des beautés de la nature. La contemplation où il se plonge le fait souvent taxer de paresseux : et pourtant il sait vivre. Tout être méditatif encourt d'ailleurs des reproches identiques de la part des marionnettes trépidantes de notre Occident américanisé. Je m'en voudrais de répéter ici de banales malédictions contre la Machine : le souffle de Marinetti persistant dans cette enceinte risquerait de me foudroyer! Mais je suis bien tranquille : le machinisme ne franchira pas nos frontières. Il s'arrêtera, il s'est déjà arrêté devant nos premiers lauriers-roses et nos oliviers.

Entendons-nous : il ne s'agit pas de mépriser les perfectionnements scientifiques, mais de ne pas s'en rendre esclaves. Or seuls, les peuples nourris du lait de Rome et d'Athènes ont le courage intérieur de résister aux sollicitations de la machine. Leur fierté spirituelle ne s'inclinera jamais devant la matière brute. Et dans cette lutte contre l'asservissement moderne, l'Islam lui-même peut être d'un secours. Il partage avec nous le goût des beautés intimes, le goût naturel des choses de la terre, des flots et de l'azur. Soyons heureux qu'il participe encore à la vie méditerranéenne...

Amour enthousiaste de la vie, tranquille audace devant la mort. Les neuf cyprès du jardin de Maurras sont frères de ceux des collines de Florence, du Méléze homérique et des stèles musulmanes d'Eyoub. Car si le Méditerranéen sait vivre, comme tous les fils d'un foyer stable, il sait admirablement mourir. Patriarche ou guerrier, deux physionomies qui confèrent à l'homme universel sa noblesse. « Risquer sa vie pour la mieux apprécier », cette formule de Mussolini est une fleur d'équilibre méditerranéen. Le plus précieux des biens que la douce lumière du jour chantée par les Grecs, mais il faut en mériter la joie par une lutte constante contre

les heures sombres et savoir sacrifier pour des biens meilleurs. Cet enseignement se perpétue à travers tous les stades religieux ou civiques d'une civilisation qui nous garantit l'espérance en même temps qu'elle exige de nous le don suprême. Maurras toujours, chantera :

*Demain sur nos tombeaux
Les blés seront plus beaux.*

Instinctivement, le Méditerranéen ne peut croire au néant. Qu'il s'agisse des champs élyséens, des houris mahométanes ou du Paradis chrétien, plus que nulle autre tradition, notre tradition exalte l'immortalité. Les poètes, les philosophes, les soldats, les saints, les amants sont assurés d'une éternelle félicité. Je dois reconnaître, toutefois, qu'il n'est nulle part prévu de récompense pour les financiers et les politiciens! Sans doute manquent-ils de cette enfantine candeur qui est exigée à l'entrée du Royaume de Dieu...

PHILIPPE DE ZARA.

(La fin au prochain numéro).

Les idées et les faits

Chronique des idées

Deux livres de spiritualité.

Je désire signaler ici, non pas analyser, deux livres de spiritualité qui viennent à l'heure propice : le premier, livre d'oraison; le deuxième, livre d'histoire.

Le premier : *Jésus notre Roi*, a pour auteur l'abbé ALBERT STAINIER, professeur au Séminaire de Saint-Roch, diocèse de Liège (aux Éditions Rex, n° 4 de la collection « La Foi vivante », prix : 7 fr. 50).

Le deuxième : *La Vie spirituelle du P. de Foucauld*, n° 3 de la même collection, est publié par le chanoine JEAN DERMINE.

* * *

Le premier ouvrage de spiritualité que je propose à l'attention de nos lecteurs, *Jésus notre Roi*, de M. l'abbé STAINIER, s'adresse spécialement à la jeunesse intellectuelle, que l'auteur s'efforce d'attirer vers le Christ-Roi par la méditation.

Par royauté du Christ, l'abbé Stainier entend ici la synthèse et le couronnement de tous les titres de l'Homme-Dieu Médiateur, Rédempteur, Juge de l'humanité. C'est la justification du titre : *Jésus notre Roi*. En réalité, les méditations sous forme de soliloques, à la manière de saint Augustin, orientent l'âme du jeune homme vers Jésus notre lumière, par la foi, Jésus divin garant de notre espérance, Jésus notre fierté, Jésus notre ami.

Ces effusions lyriques jaillies du cœur de l'auteur passeront d'elles-mêmes dans le cœur de la jeunesse. Leur sincérité fait leur valeur. On y sent résonner le pur et incontestable accent d'une foi ardente, d'une espérance assurée, d'un vibrant enthousiasme, d'une charité enflammée. Rangées en ces quatre séries d'après le thème fondamental, chacune de ces méditations a pour point de départ un texte inspiré, d'ordinaire de l'Évangile, ce qui habituera les jeunes orants à pénétrer et savourer les Écritures.

La première série roule sur la Foi, don de Dieu, son motif, son objet, ses fondements, l'esprit de Foi, la douceur de la Foi. Elle se termine par un appendice remarquable qui fait sauter aux yeux

l'irréductible antagonisme de la mentalité mondaine ou païenne et de la conception chrétienne par un ingénieux artifice typographique, la distribution sur deux colonnes parallèles, en manière de diptyque, de quelques-uns de ces violents contrastes : l'Église, état de grâce, prière, apostolat, messe, la vie, la mort, le mariage, les épreuves de la vie, les richesses, la nourriture, l'autorité, la valeur de l'homme, la pauvreté, l'histoire, Mondanisme et Christianisme ne s'entendent sur rien et chimérique est l'illusion de ceux qui cherchent à les concilier. Comme il importe de restaurer dans son intégrité la vérité évangélique, trop souvent pervertie par les infiltrations du monde.

La seconde série est consacrée à l'Espérance : son motif et ses fondements, son objet qui est la vision de Dieu, notre adoption divine, la céleste société du Christ, de la Vierge, des Anges, des Saints, enfin le détachement du monde qui supprime un terrible obstacle.

« Pèlerins, voyageurs en marche vers la patrie, ou plutôt enfants courant à leur Père, voilà ce que nous sommes ici-bas.

Courons au but comme la flèche, nue, légère, lancée avec justesse et décision. »

La troisième série : *Jésus notre fierté*, chante la Beauté de Jésus dans l'Évangile, sa beauté intime comme Dieu, comme Fils de Dieu, dans sa nature humaine, les merveilleuses lumières de sa sainte âme.

Comme elles parleront haut et clair à l'esprit de la jeunesse et comme elles susciteront son enthousiasme pour la personne du Maître, on en pourra juger par cet heureux début de la dix-septième méditation : « Il y a des hommes qui ont fait honneur à l'humanité. Leur nom est gravé sur l'airain, leur effigie est dressée sur les places publiques : Pasteur, Foch, le cardinal Mercier... Et cependant, pour faire honneur à l'humanité, que sont-ils à côté de Vous, ô Jésus? Ils pâliront bientôt, leur souvenir s'effacera : le temps vieux ravageur... L'un des nôtres est Dieu! Un homme de notre race! Vous en êtes bien l'honneur suprême! »

Je goûte moins les citations des Strauss, des Loisy, des Stapfer, aveux arrachés aux ennemis, ou plutôt grossiers expédients pour dissimuler leur athéisme. Et que sont ces rogatons auprès d'un

seul mot de Bossuet : « Il n'y a rien de plus grand dans l'univers que Jésus-Christ. »

La quatrième série couronne heureusement l'ouvrage par *Jésus notre ami*. Ces dernières méditations sont des cris d'amour au Cœur de Dieu. Elles s'extasient devant Jésus l'Ami de l'humanité et, puisque sa dilection est infinie, de chacun de nous. Elles s'efforcent de montrer jusqu'où Jésus a porté l'amour, le motif de son amour, et, tout ensemble l'ingratitude humaine et les exigences de l'amour.

* * *

Tout ce que l'abbé Stainier a pu laisser échapper d'un cœur embrasé d'amour pour Jésus-Christ se trouve réalisé dans la vie héroïque du P. de Foucauld, que nous raconte le chanoine Dermine.

Le sujet aurait pu paraître épuisé après les ouvrages de René Bazin, de Vaussard, de Lesourd qui nous ont dépeint la carrière de l'ermite du Sahara. Il n'en est rien, restait à explorer sa vie intérieure en s'aidant surtout de sa correspondance et l'on reconnaîtra que le chanoine Dermine est un incomparable historien d'âme.

Doué d'une sensibilité surnaturelle hors ligne, il a pu, avec une rare délicatesse de touche, pousser aussi loin qu'il est possible ses investigations dans l'intérieur de cet athlète de la sainteté qui s'enveloppe de je ne sais quelle mystérieuse grandeur. Cet homme qui avait touché à toutes les corruptions de l'Occident et de l'Orient, une fois renversé par la grâce, s'est épris d'une passion dévorante pour le Christ dans ce que saint Paul appelle ses anéantissements : Charles de Foucauld a non pas rêvé, mais voulu son identification totale au Verbe caché, méprisé, anéanti dans sa vie, dans sa mort d'abjection, rachetant le péché, sauvant le monde par ses abaissements, ses opprobres, son martyre au sein de l'abandon universel.

Rarement, l'esprit de l'homme a plongé dans ces profondeurs, plus rarement le cœur de l'homme s'y est jeté tout entier. Charles de Foucauld sera un autre Jésus abîmé dans le silence de la vie de Nazareth. Car la Trappe ne lui est pas la retraite, le tombeau qu'il ambitionne. Trappiste, il aspire passionnément à la solitude de l'ermite dans les déserts. Après sept années de vie religieuse, une voix intérieure le pousse à devenir domestique des Clarisses de Nazareth, puis prêtre, puis ermite du Sahara.

Le chanoine Dermine aura bien servi la mémoire de celui qui d'abord F. Marie-Albéric, cistercien réformé, devint F. Charles de Jésus, en nous démontrant avec plus de clarté qu'on ne l'avait fait jusqu'à présent la légitimité de cette vocation héroïque. Plusieurs et non des moins autorisés émettaient des doutes sur la perfection de son obéissance. Ces doutes sont totalement dissipés. Profondément convaincu que l'obéissance est l'élément essentiel de la vie cachée de Jésus et qu'elle est l'âme de toute vie qui veut l'imiter et se confondre avec elle, Charles de Foucauld s'est entièrement abandonné à la décision de ses supérieurs. Évidemment, une vocation aussi extraordinaire était suspecte, cette passion du plus parfait pouvait n'être qu'un déguisement de l'orgueil caché, une subtile suggestion diabolique, une ruse de l'amour-propre, de l'esprit d'indépendance. Elle fut donc éprouvée par dom Sébastien Wiart, général des Trappistes, qui manda le P. Albéric à Rome, le tint en observation, cassa sa volonté en le mettant sur les bancs de la Grégorienne pour appliquer à la théologie cet homme de trente-quatre ans, devenu étranger au latin et ne pratiquant plus que le travail manuel. Le religieux sortit victorieux de toutes les épreuves, sa candeur, sa simplicité, la désappropriation de sa volonté personnelle, bref, l'abdication du moi dans les mains de l'autorité éclata au grand jour, à telles enseignes que trois mois suffirent au lieu des deux années prévues pour en fournir la preuve. Le P. Albéric connut la joie du don total.

Mais l'auteur a le rare mérite de dégager nettement les traits de cette vocation qui fut le contre-pied d'un repliement sur soi ou d'une sorte d'égoïsme sacré. « Porter la présence réelle de Jésus au fond du désert, le faire rayonner d'une manière sensible par la pratique héroïque des vertus de la vie cachée, enfin compléter par une vie de prières et de sacrifices dans son corps ce qui manque à la passion du Christ pour frayer par là les voies du Seigneur et mériter, préparer la conversion du peuple musulman, telle fut la vocation complète du P. de Foucauld. »

L'auteur nous découvre ainsi l'apôtre dévoré de zèle que fut le P. de Foucauld, il nous le fait voir revêtant le sacerdoce du Christ, jetant les fondements d'un Ordre, s'immolant dans l'holocauste de la charité fraternelle. Il y a là des peintures d'âme d'une saisissante vigueur et d'une rare beauté.

Je crois cependant que le chapitre le mieux ciselé est : *Le Contemplatif*, où l'auteur nous initie aux secrets de cette âme privilégiée, la perpétuelle attention d'amour, la mystique sublime du saint ermite, le chant nuptial de la chasteté, le mystère de la joie parfaite, les cimes de la prière.

La dernière page résout une objection : le P. de Foucauld est admirable, mais non pas imitable. L'objection est résolue par une distinction essentielle.

« Chaque saint (1) a sa vocation propre, et il serait absurde de vouloir la reproduire littéralement et servilement; la sainteté ne se fabrique pas en séries, mais chaque saint, surtout s'il a la grâce de fondateur d'ordre, est aussi animé par un esprit qui lui survit, non seulement dans l'immortalité personnelle mais encore sous la forme d'un idéal attrayant et vraiment animateur, proposé à l'imitation des fidèles. Les saints font ainsi « école » et ils remplissent leur destinée qui est d'étaler pour ainsi dire le Christ en des reproductions infiniment variées, toujours conformes cependant au divin Modèle, et aptes en même temps à être reproduites à leur tour, d'une manière très originale, par une foule de disciples. »

Le P. de Foucauld par son originalité dépasse les mesures ordinaires. Il est et demeure un grand solitaire. Mais, dégagée de sa loi personnelle, sa vie nous enseigne une grande leçon, nous propose un modèle à imiter. « C'est l'Esprit de la crèche, l'esprit d'enfance spirituelle avec son extrême candeur et son total abandon entre les mains du Père : complètement dépouillé de l'amour-propre. Qui est animé de cet esprit ne s'occupe qu'à regarder, aimer, imiter le Christ en participant à ses états d'âme les plus intimes, et, si possible, en reproduisant littéralement sa vie. »

Chose étrange : la carmélite de Lisieux et l'officier explorateur apparaissent aussi dissemblables que possible : l'une garde l'innocence baptismale et se sanctifie par les voies ordinaires, l'autre descend dans les bas-fonds du vice, se convertit et se sanctifie par des voies extraordinaires. Et cependant Thérèse de Lisieux et le P. de Foucauld se rejoignent par les sommets. L'Esprit recrée dans l'officier une candeur d'enfant et communique à la jeune vierge une force d'âme qui a la trempe de l'ermite du Sahara. Ils se rejoignent, ajoute le chanoine Dermine, dans un même Amour, comme la pécheresse de Magdala et l'apôtre saint Jean encadraient la Vierge Marie au pied de la Croix. »

J. SCHYRGENS.

(1) Il va sans dire que nous employons ici le mot saint dans un sens très large, et que nous nous abstenons soigneusement, en l'appliquant au P. de Foucauld, de préjuger des décisions de l'Eglise.

Le CERCLE SAINT-JEAN CAPISTRAN nous prie d'annoncer que notre collaborateur le COMTE PEROVSKY donnera, le mercredi 24 octobre, à 8 h. 1/4 (salle de l'Union Coloniale), une conférence sur : « LA RUSSIE QUI N'EST PLUS ».